

**J'ai eu quinze ans en Tarn-et-Garonne
2008-1808
Petites histoires pour les 15-115 ans**

ISBN 978-2-917154-26-7
Juillet 2008

Editions La Brochure 82210 Angeville

Aux élèves de ma dernière classe d'institut.

L'auteur est le seul responsable des propos attribués aux divers personnages

Sommaire

Quinze ans en 2008 : une lycéenne
Quinze ans en 1968 : un lycéen
Quinze ans en 1945 : une paysanne
Quinze ans en 1945 : une paysanne
Quinze ans en 1939 : Gérard Tartanac
Quinze ans en 1936 : Tony Meler
Quinze ans en 1929 : Julie Lapierre
Quinze ans en 1924 : Artisan-paysan à Saint Antonin
Quinze ans en 1912 : Ouvrière à St Marguerite
Quinze ans en 1903 : Raoul Verfeuil
Quinze ans en 1900 : Marcelle Davet
Quinze ans en 1848 : Léon Cladel
Quinze ans en 1842 : Madame Michelet
Quinze ans en 1825 : Mary-Lafon
Mariée en 1825 ; Pétronille Cantecor
26 ans en 1808 : Fille de Pastoret

Quinze ans en 2008

Née en 1993, je vis seule avec ma mère sur les bords du Tarn. Il me tarde à présent de quitter le collège pour entrer au Lycée Michelet, comme il me tardait hier de quitter l'école primaire. Pour écrire ces quelques lignes maladroitement, j'ai choisi la date du 22 mars puisque radios et télévisions nous disent que, sans le savoir, des jeunes, voici quarante ans, en firent une journée historique. J'ai aussi choisi d'écrire en écriture normale en évitant le style que je viens d'envoyer à une amie avec ce mot rapide : « Merci pour ton info mais je ne pourrai pas appeler ces jours-là car je ne serai pas à Montauban et c'est compliqué pour que j'appelle mais j'ai bien vu que tu l'appelles mardi pour moi et j'ai pu en parler à Lorent car il connaît tout et il peut essayer de faire quelque chose pour moi merci beaucoup...Bisous ».

Déjà, à l'école primaire, j'ai remarqué que ma génération ne savait pas mettre un pied devant l'autre. Je ne parle pas des garçons assez givrés pour faire les idiots – l'un d'eux essaya même d'étrangler son copain – mais de tout le monde, des parents comme des grands-parents, des sérieux comme des plaisantins. Une génération, je le comprends seulement à présent, est le fruit de toute une société qui me semble un arbre bien piètre en ce moment. La mienne ne met plus un pied devant l'autre par crainte de tomber ! Elle reste assise.

Ce qui m'arrive dans ma solitude, échappe au fils triste des voisins qui, à 19 ans, est scotché à un nouveau jeu sur la Toile pour se passer un joint virtuel d'un internaute à l'autre. Pourtant, je vis aussi avec la Toile et le virtuel sans vertu. Parmi les garçons, qui restent aussi idiots aujourd'hui qu'hier, j'en connais un qui s'est déguisé en Hitler, un autre qui l'a filmé sur son portable faisant le salut de ce dictateur, et enfin un troisième qui a mis le film sur la Toile. Le virtuel d'hier était moins virtuel qu'aujourd'hui quand les camps de la mort pouvaient couvrir quatre mille hectares (les cours d'histoire ça sert encore). Même à quinze ans, j'ai déjà une longue histoire personnelle, et je constate que c'est tous les jours plus pire en matière de virtuel. Pas seulement à cause de ce téléphone portable qui nous rend esclave, mais à cause de toutes les choses factices qu'il faudrait atteindre.

Des copines confondent tout, au point qu'elles croient que le plus factice de tout, c'est ce qu'on apprend à l'école !

N'allez pas croire, parce que je me suis mise à écrire, que je suis l'enfant modèle, l'intellectuelle de service toujours prête à étudier. J'ai moi aussi des rêves fous que je ne vais dire à personne, des angoisses inouïes quand je pense au lycée que j'attends avec impatience. Souvent je voudrais partir très loin.

J'écris parce que l'auteur de ce livre veut rassembler des témoignages. Il m'a demandé cet effort pour évoquer ma génération, à cause de mon calme naturel ou de mon sourire énigmatique. Comment chacun se fabrique-t-il un sourire ? Tenez, peut-être que vous ne le savez pas, le sourire est le contraire du virtuel. Je me regarde dans la glace le matin sans pouvoir me sourire mais dans la vie, quand je souris aux autres pour une bonne raison, ils me renvoient à cette hypothèse : j'ai un sourire énigmatique. J'aime distinguer autour de moi les mille formes du sourire que je divise en deux catégories : les majoritaires qui découvrent leurs dents, et les minoritaires dont je suis, avec les lèvres serrées. Dans le premier cas, il est facile de discerner le sourire de la personne heureuse, épanouie, si différent de celui de la personne inquiète, soucieuse. Le sourire joyeux n'est pas le même que celui, mignon ou beau, qui attire l'œil d'une autre façon. Quant au sourire inconscient, je me demande s'il ne se répand pas comme le sida !

Dans le cas des minoritaires, nous trouvons les sourires sérieux, combatifs ou malins. Si j'aime un garçon c'est plutôt parce que je trouve son sourire malin.

Je devrais plutôt parler de ma ligne, celle qui résulte de mon alimentation, car c'est le propos que l'on attend partout d'une jeune fille qui veut être belle. Je suis plutôt maigre et grande sans rien faire pour. L'anorexie n'est pas ma sœur, ni les beaux gestes mes frères. Les jeunes qui se

déjantent à la musique, à la drogue, qui se font mal pour être forts et beaux, j'en connais, et eux me connaissent : je suis un chemin différent. J'ai la chance d'avoir une mère qui n'attend de moi que ce que j'en attends moi-même ! En tant que fille unique, je pourrais l'avoir toujours sur le dos mais non, elle me laisse vivre. Jamais elle ne m'a dit : « Mais d'où te vient ce sourire énigmatique ? » et peut-être, avec votre esprit tordu, vous pensez que j'aimerais entendre cette question !

Très souvent, nos enseignants ont l'esprit tordu et le seul que j'ai aimé, je le sais, il avait un esprit simple. Il appartenait sans doute à une génération d'avant, du temps où la vie était simple, où l'amour était simple, où le métier était simple. Le virtuel n'avait sans doute pas placé un immense écran de fumée noire entre le réel et les jeunes ! Ma mère, que j'ai questionnée de manière détournée, m'a dit que chaque époque fabrique des gens simples et des gens compliqués, que ce n'est pas un effet de notre génération et de nos gadgets si, quand on demande de l'eau, on craint d'en mourir parce qu'elle peut être empoisonnée ! Tout, autour de nous, respire la mort et s'il faut lutter contre la mort, alors, j'en conviens, la simplicité ne peut plus être de rigueur. Toutes les personnes qui ont eu quinze ans avant moi ont peut-être été obligées de se demander si la planète allait mourir mais je crains que non, je crains que nous ne soyons les premiers ados à vivre avec cette épée de Damoclès au-dessus de nous. Les adultes n'existent plus que pour nous filer la trouille. Notre épée de Damoclès a pour nom « réchauffement climatique, trou dans la couche d'ozone » et j'en passe des vertes et des pas mûres. Je crains même que personne ne veuille devenir chef à la place du chef.

Bien sûr, c'est plus agréable d'écrire sur un ordinateur tout en regardant par la fenêtre si le vent cesse de souffler, que d'écrire sur une ardoise. Mais j'ai croisé hier une actrice algérienne, Biyouna, qui dit en être restée à l'ardoise, et je la trouve bien plus forte que nous tous avec nos béquilles technologiques.

Pour être forte, je veux dire grande, je pense à mes printemps passés et en particulier à celui de CM2 quand on allait à la bibliothèque faire la séance de lecture pendant qu'une autre partie de la classe étudiait l'anglais. J'ai voulu entrer dans ce livre pour le plaisir du papier qui sera pour moi toujours plus grand que le plaisir de l'écran.

J'écris aujourd'hui parce qu'en fait, j'aurais dû écrire hier, car d'hier, je n'ai plus que cette photo de classe où, je l'avoue, j'ai découvert pour la première fois que mon sourire était énigmatique. Une photo de classe c'est pour comparer les sourires quand le temps a passé.

Peut-être que, depuis quarante ans, la seule nouveauté c'est justement le sourire sur les photos. Les livres de la collection *Al Canton* qui publient d'anciennes photos d'école, montrent les dents de personne. Quel sérieux alors devant l'appareil photo ! Quelqu'un m'a expliqué que, toute notre vie quotidienne venant des Américains des USA, ce sont eux qui, en demandant de dire « cheese » pendant les prises de vue, ont imposé le sourire sur les photos. *Cheese* veut dire fromage : si sa prononciation fait sourire, leur fromage non !

Sur les photos de 1930 tout est donc dans les yeux. Sans doute une génération d'observateurs, une génération bien moins assise que la nôtre. Mais, au fil des années, une génération garde-t-elle les mêmes caractéristiques ou évolue-t-elle ? Autour de moi beaucoup pensent que la génération 68, n'est pas très belle à voir aujourd'hui ! Alors, tous les espoirs sont permis pour la nôtre : assise aujourd'hui, elle sera peut-être debout demain ?

Je serais une femme énigmatique même si demain il fera GRAVE pour reprendre un proverbe à venir.

Quinze ans en 1968

Né en 1953 à Réalville, je me prénomme Manuel. Mes parents sont cultivateurs.

Par hasard, en cette année scolaire 1967-1968, j'ai la chance de vivre la dernière rentrée du Lycée Ingres de Montauban. Il va devenir le Collège Ingres, le Lycée Michelet qui était le lycée de filles, devenant mixte à la rentrée 68.

Je parle de chance parce que, pour la première fois dans ma scolarité, j'entre dans un établissement uniquement masculin. Ce lycée allait encore de la classe de 6^e à la terminale, ce que le président De Gaulle décida d'abolir à partir de 1962, afin de développer la mixité partout, en créant un collège unique, le Collège d'Enseignement Secondaire (C.E.S.) regroupant TOUS les collégiens. Les lycées étaient destinés à regrouper les classes de seconde à la terminale pour tous les élèves mais avec une différence entre le lycée classique et le lycée technique.

Venant d'un C.E.S., je suis donc entré au lycée en cours de route, au moment où une route s'achevait. Ma première découverte, sans doute la plus fabuleuse, a pour nom, la bibliothèque. Les collèges, c'étaient pour les pauvres, et ils n'avaient pas de bibliothèque. De toute façon, ils avaient généralement une dizaine d'années, or, pour construire une bibliothèque il faut plusieurs décennies.

La bibliothèque du Lycée Ingres est un immense monument que je crois sans égal. Réduire le livre au statut de document, et d'outil d'information, c'est comme mettre de l'eau dans un grand vin pour en réduire le taux d'alcool ! Là, dans cette salle du premier étage, le livre était le roi.

La bibliothèque c'est d'abord une pièce immense où domine le bois ciré : le parquet impose de lui-même le silence. Des vitrines, des livres partout, une lumière, un rendez-vous hebdomadaire. Prendre un livre, le choisir, tourner les pages bien reliées, la lecture commence ainsi. Puis la lecture appelle la lecture jusqu'à nous arracher à la vie. La lecture est un prétexte mais parfois le texte mange l'herbe du pré. Même dans de si belles conditions mes copains lycéens ne se précipitent pas vers les étagères. Lire sera toujours le fait d'une minorité.

Pour raconter les fameux événements de 68, je peux dire que le dix mai, en arrivant au lycée, les pensionnaires annoncent la grève. Alors personne n'entre et une manifestation, à travers la ville, se met en place. Je n'oppose pas le plaisir du livre et le plaisir d'occuper la rue.

Externes et demi-pensionnaires ne peuvent que suivre un mouvement dont ils ne savent pas exactement d'où il vient et où il va. La manifestation passe devant le Lycée Michelet totalement fermé, et appelle les lycéennes à se joindre au mouvement. Puis, direction La Fobio, le lycée technique où la jonction se fait sans problème. Le bâtiment moderne n'a pas l'allure d'un couvent !

Au cours du grand rassemblement sous le Parapluie Ligou, où quelques discours sont prononcés, tout d'un coup, sur un côté, un tas de tracts brûlent. La rumeur indique que des Jeunes communistes ont tenté une récupération du mouvement.

Parmi les autres faits de la vie locale, le plus marquant concerne la transformation du Faubourg Montauriol, qui conduit au Lycée Ingres, en voie rapide, au prix de la disparition de centaines d'arbres. En 68, l'ère de l'automobile commence avec la création du premier supermarché montalbanais Korvette.

Le supermarché nous vient tout droit des mœurs américaines celles qui détruisent le Vietnam. Je n'aime pas cette modernité aussi je préfère l'ami que j'ai plaisir à croiser, Jean-Pierre Viillard, qui, après son Ecole normale, passe à Toulouse un C.A.P. pour travailler dans l'enfance inadaptée. Il vient de rédiger un beau texte pour défendre l'Ancien Collège que la municipalité projette de détruire. L'établissement a connu un début d'incendie en 1962 et depuis il se détériore tranquillement. Nos élites sont insensibles aux beautés du bâtiment car après des années de scolarité passées dans des salles tristes, sombres, peu fonctionnelles, sa mort leur semble un soulagement. Ils ne prennent pas la peine d'imaginer un autre monde : le bâtiment, à l'élégance visible d'un peu loin, serait une Maison de la Culture avec des salles pour les expositions, les conférences et avec des spectacles dans la cour. Est-ce que ça ne serait pas beau ?

Jean-Pierre s'enthousiasme de suite en traitant du sujet. Plusieurs érudits de toutes tendances politiques pensent comme lui et apprécient la réalisation de son mémoire. Mathieu Méras, Robert Renard, Léon Féral viennent d'ailleurs de fêter le classement du bâtiment comme monument historique ce qui conditionne maintenant sa rénovation.

Ce souci de l'ancien, je le retrouve avec André Dupuy et son livre occitan qui a eu les honneurs de *La Dépêche*. Du côté du neuf, l'heure est à la modernisation avec des nouvelles gendarmeries à Nègrepelisse et Monclar.

Pour tout dire, à quinze ans, je retiens surtout *Les jolies colonies de vacances* de notre glorieux Pierre Perret, et toute une série de chansons qui bercent nos bals à Pouty ou ailleurs. Gigliola Chinguetti, Rika Zaraï, Michel Polnareff, Adamo, la chanson bat au rythme de nos amours. Et à parler des artistes, j'ai toujours avec moi ce télégramme du 25 août 1939 envoyé par Hitler à l'ambassadeur de Grande-Bretagne pour le rassurer : « Je suis un artiste non un homme politique. Une fois la question polonaise réglée, je finirai ma vie comme un artiste et non en fauteur de guerre ». Rien n'est plus odieux que le mensonge et quand il conduit à l'industrie de la mort, c'est que l'épée de Damoclès est définitivement tombée. Nos parents ont pu être fiers de *La libération*, les nazis courent toujours.

Je ne serai jamais un artiste mais peut-être un journaliste et suivant un proverbe bien connu :

« Demain il fera JOUR ».

Quinze ans en 1945

Né en 1930 à Bioule de parents agriculteurs je me prénomme Adrienne.

A *La Libération* en 1945, nous sommes encore cinq à vivre à la maison. Mon grand-père maternel, Adrien est toujours là portant le poids d'années que j'ai du mal à mesurer. Il a eu le choc de sa vie, sept ans avant, avec le décès de sa fille adoptive, ma mère. Il y a aussi mon père, mon frère d'un an plus jeune que moi, et une autre personne qui aide, comme souvent dans les familles, à la vie quotidienne.

La famille de Juifs venue se réfugier chez nous au cœur du drame de 1943 est repartie. Le docteur Urbac avait suivi tous ceux qui, avec les Forces françaises de l'intérieur, poursuivaient le combat pour en finir avec le nazisme, tandis que son épouse et ses enfants avaient rejoint leur région d'origine, le Sud-Est de la France.

Notre vie est simple. Même si la commune a depuis longtemps l'électricité grâce à l'utilisation hydroélectrique de la chaussée du château, par l'entreprise Timbal, nous ne bénéficions pas de la radio. Pour les transports, un seul vélo est utilisable. Ceci n'empêche pas les distractions, il suffit de marcher à pied surtout pour aller à Nègrepelisse où le théâtre et le cinéma ambulants emplissent mes rêves. *La Libération* ce fut la fin des bals clandestins pour des fêtes au grand jour.

Les récits de mon père racontant son séjour en Tunisie dans les Bataillons d'Afrique sont ma légende. Il vécut sa mobilisation dans une armée où il devait davantage se méfier des soldats autour de lui que de l'ennemi ! Il encadrait en effet *les Joyeux*, une antiphrase pour décrire les divers types de condamnés que les autorités ont envoyés dans le désert pour mieux s'en débarrasser. Il fallait quelques soldats ordinaires pour les encadrer ! Et quelle surprise de découvrir que, comme dans la société, une hiérarchie existait parmi les *Joyeux* ! Au bas de l'échelle, les « cloches » pour dire les clochards auteurs de menus larcins, et en haut, parmi les aristocrates, les escrocs. A l'écart de tout ce « beau » monde : les souteneurs !

En Afrique, mon père faillit se faire tuer par un des malfrats mais dans l'ensemble il vécut en bonne harmonie avec des personnes qui n'aspiraient qu'à une chose : un peu de respect humain malgré le passé qu'ils avaient laissé si loin.

Pour moi, les noms de Tataouine, Gafsa, Sfax se perdent dans des vents de sable et des puits sans eau.

Pour revenir à Bioule, un mot de mes voisins. Mes regards se tournent vers des Espagnols réfugiés en France qui habitent juste derrière chez moi. Le père ouvrier parle déjà un bon français, comme toute sa famille et, en ces périodes difficiles, ils utilisent l'électricité pour faire fonctionner un petit appareil qui fabrique de la farine. On manque encore de tout, c'est toujours le temps des tickets de rationnement. Je me souviens d'ailleurs que si les Juifs étaient des clandestins chez nous, le maire avait tout de même accepté de leur donner leur part de tickets.

Je repense aussi à ces autres voisins, un couple de retraités de la gendarmerie de Madagascar et qui étaient locataire dans une maison face au cimetière. Leur fils prétend suivre des cours par correspondance mais je n'ai pas l'impression qu'il travaille beaucoup. La propriétaire de cette maison a peur d'y vivre à cause du voisinage des morts !

Au milieu de tous les paysans, une autre famille de retraités est venue de moins loin, Paris, mais... en tandem.

Pour nous intriguer tous, le Louiset va de ferme en ferme en tapant sur un tambour.

Quant à la vieille femme de 92 ans qui vit seule avec sa fille de 72 ans, je crois savoir que leurs maigres revenus viennent de cette dernière qui est couturière.

Je serai optimiste car demain, il fera LUMIERE.

Quinze ans en 1945

Né en 1930 à Palu di Giovo, je me prénomme Erminio. Avec ma famille nous cultivons la terre sur la commune de Cayrac où les Italiens sont nombreux. En cette année de *Libération*, un nouveau drame secoue la famille : alors qu'en 1942 je perdais mon père, cette fois mon frère aîné vient de perdre une jambe car victime d'un grave accident. Mon autre frère est parti, comme tous les jeunes autour de nous, rejoindre les F.F.I. Cet engagement dans la lutte pour défendre la France a fait reculer le racisme anti-italien car les gens se sont aperçus que dans le secteur un seul Italien avait soutenu Mussolini.

Parmi les voisins, je pense souvent à Monsieur Roux, le bouilleur ambulancier. Auparavant, il tenait un café à Montauban. Ce métier est étrange puisqu'il consiste à faire un produit de luxe avec des déchets ! Prendre les restes de la vendange pour en faire de l'alcool, qui a eu le premier cette idée ?

Il a deux alambics, un qui circule de Fonduve à Cayrac et l'autre qui suit la vallée de l'Aveyron. Sur la côte de Montricoux, il a besoin de deux chevaux pour tirer son matériel. Chaque famille a droit à vingt litres d'environ 50°. Souvent les familles en font faire un peu plus pour le vendre. L'alcool sert ensuite en diverses occasions. Dans le café, c'est « la goutte ». Je pense aussi au vin chaud, au ratafia. Des malades en prennent un demi-verre avant d'aller se coucher et se réveillent guéris. L'alcool sert aussi de désinfectant. On prépare même une macération de pétales de fleurs de lys dans de l'alcool, qu'on pose ensuite sur les plaies pour faire pansement.

La question du vélo, c'est celle du pneu. On a un vélo dans la famille mais les pneus sont rationnés. Pour avoir un autre vélo, il faut vendre une paire d'oies grasses. Le facteur qui habite la commune l'utilise mais souvent il marche à pied pour assumer cette grosse responsabilité qui consiste à porter les pensions, par exemple.

Pour vendre nos légumes au marché, comment faire sans véhicule ? Aller à Caussade en vélo, une dizaine de kilomètres, avec d'abord sur le porte-bagages, puis sur une petite remorque, la production à vendre, c'est très dur ! On a aussi des vaches pour le lait et des brebis.

Les premiers tracteurs, les *Fordsons*, se trouvent chez les riches propriétaires comme Bosc. Ils sont donc encore très rares tout comme l'unique voiture d'une belle héritière qui avait sa place devant à l'église.

Si le pneu se développe pour les vélos, les tracteurs, les charrettes, que vont devenir les charrons ? A Réalville ils continuent leur métier qui consiste à faire les roues des charrettes. Il faut fournir l'essieu et ils l'habillent pour réaliser la charrette tirée par les bœufs ou les chevaux. Ils arrivent à en faire une par mois !

On a l'électricité depuis 1938 mais des familles n'avaient pas confiance et l'ont refusé. Elle vient, nous dit-on, d'usines hydroélectriques des Pyrénées. On l'utilise pour l'éclairage et rien d'autre.

Pour travailler la terre, beaucoup d'ouvriers espagnols viennent du camp de Septfonds. Ils étaient si nombreux pendant la guerre que, même à Réalville, un bureau de contrôle, où ils faisaient vérifier de manière hebdomadaire leur présence, fut installé sur la place.

Mes loisirs sont réduits : la messe est le seul moment de sortie. Bien sûr, l'été, l'Aveyron apporte ses joies avec la baignade mais il faut être prudent, il est si facile de se noyer pour ceux qui ne savent pas nager. Et quinze ans, c'est le mauvais âge, car parfois certains ne veulent plus écouter les conseils des parents. La bêtise fatale est alors au rendez-vous.

Le dénommé Bousquet vit de rien en allant chez l'un chez l'autre. Il a été marqué par la première guerre mondiale où l'on prétend que les gradés se moquaient de sa façon épidermique de réagir. Toujours prêt à démarrer au quart de tour, Bousquet était sans malice. Il en déduit encore maintenant que la vie est comme son tempérament : faite de haut et de bas brusques, à prendre comme ils se présentent.

Je serai agriculteur et nous verrons bien de quoi demain sera fait.

Quinze ans en 1939

Né en 1887 à Lavit, je me prénomme Gérard. Mon père est cultivateur et ma mère s'occupe du foyer. A Tinturé, à la ferme familiale, la fin de l'hiver approche. J'ai quitté l'école en février 1938. Un an auparavant, j'y étais retourné quelques jours mais le certificat d'études passé, que peut-on y apprendre ? Plus rien. J'ai suppléé un peu le maître dans sa lourde tâche.

A la maison, de graves problèmes d'argent assaillent mes parents. Les deux mille francs empruntés après une forte grêle n'ont pas été rendus. Le notaire, intermédiaire de celui qui les avait prêtés, demande le seul remboursement des intérêts mais les récoltes sont si maigres ! Mon grand-père presque infirme et ma grand-mère se suffisant à peine, il faut partager la propriété.

Maman presse Alban mon père pour qu'on parte chez les autres. Sur ces entrefaites, une occasion se présente. L'adjoint au maire de Lavit a une métairie de libre pour la Sainte-Catherine, le 25 novembre. Comme il connaît la famille et ses malheurs, il propose à mon père de le prendre comme métayer. Il fournit les terres et le cheptel, mort et vif. L'on partage les récoltes moitié-moitié selon les usages. Pour la volaille le propriétaire demande seulement le versement d'une petite rente : dix paires de poulets, trente kilos de cochon – dans le jambon – deux oies grasses et deux cents œufs. Une brouille.

La métairie de Marmaille est à l'autre bout de la commune, sur la route de Montgaillard. Elle a une superficie de dix-huit hectares, dont cinq de prairies. La maison, les dépendances, les bâtiments d'exploitation sont en assez bon état. Maman veut conclure l'affaire à tout prix mais mon père hésite. Que faire des parents ?

L'intervention du notaire, toujours à la recherche de tractations, amène la solution. Les voisins italiens achètent la propriété familiale à crédit. Bien sûr, le notaire prête les fonds et mes grands-parents partent à Saint-Nicolas-de-la-Grave, chez leur fille célibataire.

Toutes les transactions réalisées, il faut arriver au mois de novembre. La perspective de rester encore neuf mois à Tinturé n'est guère amusante.

Mais au même moment, mon arrière grand-père maternel décède à 97 ans suite à un accident stupide. Il s'est noyé, une nuit d'encre, dans sa mare devant la porte, en allant satisfaire un besoin naturel. L'aïeul n'avait jamais quitté le lieu de sa naissance, à Landou, au sommet du terrefort, à Sérignac. Au Conseil de révision, il avait tiré le bon numéro. Trop jeune en 70, trop âgé en 14, il n'était pas « parti ». C'était un homme très grand, sobre, gros travailleur. Jamais il n'avait eu besoin du service du médecin. J'ignorais tout de lui, ne l'ayant jamais vu. Il vivait avec la famille de son fils Joseph, ce dernier dirigeant depuis longtemps l'exploitation agricole.

Un messenger de son voisinage apporte en vélo la mauvaise nouvelle à Tinturé. Pour se rendre aux obsèques, avec maman nous partons à l'aube, en compagnie de Louis Picolé, lui-même originaire de Sérignac, qui se fait un plaisir de nous transporter dans sa voiture à cheval. Il n'a pas encore d'auto, bien qu'il en envisage l'achat. Les treize kilomètres sont franchis sans encombre.

Voir son premier mort est angoissant quand on fait partie des hypersensibles. Les nerfs noués, je bénis le cadavre allongé sur son lit, avec un brin de laurier trempé dans l'eau bénite. L'aïeul, dans son plus beau costume, la blancheur des draps se confondant dans la pénombre avec la pâleur du visage, les pieds soulevant ce même drap, est un géant couché.

Tout le cérémonial des obsèques est minutieusement réglé. Dès l'arrivée des derniers membres de la famille a lieu la mise en bière. Le cercueil, confectionné par le menuisier du village est en chêne clair, avec un gros crucifix sur le couvercle. Les voisins procèdent à l'opération. Il est strictement interdit aux membres de la famille de les aider. Puis le cercueil, couvert du drap noir prévu à cet effet, chargé sur la charrette tirée par une paire de bœufs appartenant au voisin le plus proche, part pour le champ du repos. Un voisin, portant le grand crucifix de l'église, marche devant. Le cortège des parents et de tous les habitants du quartier suit derrière.

Après la cérémonie, une messe chantée, et l'inhumation au caveau de famille, il faut recevoir les condoléances et remercier toutes les personnes venues honorer l'aïeul. Serrer les mains des hommes et embrasser les femmes.

Au retour, le repas est organisé avec une grande minutie. Pas un membre de la famille, y compris la maîtresse de maison, ne participe à sa préparation. Cette dernière a simplement donné des instructions précises aux voisines. A notre retour, la longue table est dressée dans la vaste cuisine, les couverts étincelants posés sur une nappe impeccablement blanche, une serviette de même couleur attend chaque convive. Pas mal de ceux-ci ne s'en servant que dans ces occasions là. Les membres de la famille, une vingtaine avec les cousins, participent au repas. Avec les quatre voisins porteurs du cercueil, le conducteur de l'attelage, le porteur du crucifix. Louis Picolé, qui nous a amené, fut par faveur admis à la table.

Le menu est très simple et conforme à tous les menus servis dans les mêmes occasions. Une soupe de haricots, puis ces derniers mangés en vinaigrette, pour finir une brandade avec un peu de morue et beaucoup de pommes de terre. Du vin et de l'eau. Pas de dessert. Pas de café. Après le repas, une prière collective faite debout, et l'on se sépare rapidement. En se donnant rendez-vous pour la messe de neuvaine qui, comme son nom l'indique, avait lieu neuf jours après. Un nouveau repas, réservé cette fois, aux membres de la famille, est prévu à l'issue de cette messe. Avec un menu comprenant de la viande, un dessert, du café.

Dans l'intervalle de ces deux cérémonies, une idée est venue à maman. Pourquoi ne demanderait-elle pas à l'oncle Joseph de me garder jusqu'à la Sainte-Catherine, huit mois, en attendant de rejoindre la métairie de Marmaille? Elle en parle à mon père qui n'y voit pas d'inconvénient, et à moi, qui suis séduit par l'idée.

La propriété de Landou est située au sommet d'un coteau. On y accède par un vieux chemin à forte pente. Elle domine la vallée de la Gimone. En deçà de la rivière, on aperçoit la route nationale qui est goudronnée, et la ligne de chemin de fer. La gare de Sérignac est presque en face de la propriété, en bordure de route, à deux kilomètres du village.

Avant de repartir, après le repas de neuvaine, prenant son courage à deux mains, maman fait la démarche prévue. Tonton Joseph consulte sa femme Lucie, qui ne fait pas d'objections, au contraire. Brusquement, Joseph se tourne vers moi : « Qu'est-ce que tu veux gagner ? » Ayant prévu la question, je réponds cramoisi, pensant que ma demande est exorbitante : « Je voudrais gagner une bicyclette ! ». L'oncle accepte sans discuter, me rendant fou de joie.

Mes débuts à Landou sont à la fois passionnants et durs. Pour la nourriture, je suis très difficile. Chez mes parents, je ne mange pas, je picore. Peu d'aliments sont à mon goût. Pas question d'avaler une cuillerée de certaines soupes. Aimant surtout les bananes, les petits beurres et le chocolat. Mangeant par force purées ou compotes. Tante Lucie, fine cuisinière et psychologue met les choses au point dès le premier jour. Elle a fait la soupe aux choux, tout le monde mange la soupe aux choux. C'est terrible de manger la soupe aux choux. Qui ne veut pas descendre. Rien d'autre ne vient dans l'assiette avant qu'elle ne soit descendue. Je finis par manger ma soupe aux choux. A dater de cet instant, picorant, puis mangeant, puis dévorant la nourriture que l'on me présente, les ennuis intestinaux qui m'avaient accompagné toute mon enfance s'estompent, puis cessent.

La famille se composait de Joseph, Lucie son épouse, la sœur de cette dernière, Laurence, qui travaillait comme un homme. Elle ne s'était pas mariée, son promis étant mort à la guerre. Puis Gaston, le fils du couple, qui venait de rentrer du régiment. Il est encore loin de penser à fonder une famille. L'oncle Joseph, pragmatique, a de solides principes. A la Guerre de 14, il est comme par miracle passé sans dommage sérieux au milieu de l'enfer. Il en a gardé une haine terrible pour les conflits et leurs responsables. Conseiller municipal, il participe activement à la vie de la cité. Il se bat pour que la commune soit électrifiée.

Le facteur apporte un journal quotidien : *le Midi socialiste*. Joseph consacre tous les jours une bonne demi-heure à sa lecture. Le cousin Gaston m'initie au métier. Il possède de solides connaissances théoriques. Il a fait un an d'école d'agriculture, et trouve le travail de la terre passionnant, son père est plutôt porté à l'élevage. Il a coutume de dire que l'on ne fait rien de bon

sans avoir acquis les connaissances de base. Mais la théorie en elle-même n'est rien si on ne la confronte pas à la pratique. C'est en labourant qu'on devient laboureur.

En mars, la famille terminait la préparation de sa provision de bois. En bordure de la Gimone, des frênes de bonne grosseur, mélangés à quelques chênes, sont abattus pour constituer la réserve de l'année. Gaston a acheté une hache légère. Il est d'une adresse étonnante et dispose d'un outillage complet de menuisier. Il me confie cette hache. Frêles et maladroits, les premiers essais ne sont pas brillants. Mon cousin use de patience et fait de moi un bûcheron très acceptable.

Le travail du bois, n'est pas le seul en cours. Mars, avril, quand la terre est suffisamment ressuyée, ça amène les premiers travaux dans les cultures. Le labour de la vigne, la préparation des semis de printemps. Le binage des fèves et de l'ail, en terre depuis novembre.

Pour sarcler, la terre est basse. Le mal aux reins des premiers jours important. C'est quand le travail touche à sa fin que je peux suivre mon rang presque comme les autres. A midi et le soir, la table, dieu merci, est à bonne portée pour tout le monde.

En mai, la récolte du fourrage débute. Les prairies naturelles du bord de la Gimone ne sont mûres qu'en juin, vers la Saint-Jean. Les premières coupes de luzerne se rentrent au début du mois de mai. Faucheuse, râteleuse, faneuse, cadres pour les charrettes facilitent le travail.

Le temps des récoltes commence fin juin pour les fèves et l'ail. Les plantes s'arrachent manuellement, à la fraîcheur du matin. Les longs andains bien droits sont laissés en place quelques jours pour qu'ils sèchent. Les fèves sont chargées à la fourche avec précaution pour éviter l'égrenage sur le cadre. Elles sont ensuite battues au fléau sur l'aire en terre, ventilées au tarare puis stockées pour être utilisées entièrement pour le besoin de l'élevage.

L'ail est lié en gerbes d'une trentaine de têtes. Monté au grenier et suspendu sur des barres prévues à cet effet. Plus tard, dès le mois de septembre, et jusqu'en février, on le conditionne. Plutôt on le « pelle » comme on dit. Terme impropre puisqu'il est vendu recouvert d'une peau. Pour la vente, l'ail est lié en gerbes de vingt têtes au rythme de trois à quatre par semaine. Elles sont portées au marché de Beaumont, le samedi, sous la vieille halle médiévale. L'on y vend en même temps la volaille. Le produit que l'on en retire est suffisant pour s'approvisionner largement en épicerie et boucherie. Tout ceci étant de la responsabilité des femmes fières de leur basse-cour florissante. Le blé est la production noble. Heureusement, depuis deux ans une moissonneuse-lieuse fait la moisson. Une Deering, dernier modèle, que l'on se félicite d'avoir acheté. Le liage des gerbes à la main était auparavant une sale corvée. La machine triple facilement le rendement du travail et ouvre des perspectives de production importantes. Tonton Joseph a été l'un des premiers à adhérer à la coopérative dont les silos sortent de terre à Beaumont de Lomagne, sur la route de Montauban, le père d'Erminio étant l'un des constructeurs. D'immenses silos qu'il faut remplir pour les rentabiliser. Les prix sont garantis par l'Office du blé, la grande conquête du Front populaire.

Autre activité importante des gens de Landou : l'élevage. Si la maison d'habitation est classique et ordinaire bien que parfaitement entretenue, les bâtiments servant pour l'élevage sont l'orgueil de Joseph. Les indemnités perçues lors de l'édification de la ligne de chemin de fer ont permis leur construction. Ils sont presque neufs. C'est une très grande étable double, cimentée, avec fosse à purin. Murs en béton, chaux et ciment. Un vaste hangar métallique. Une écurie pour la grosse jument de trait. Une toiture en éverite couvrant l'ensemble. Tout est conçu pour éviter au maximum la peine des hommes, tout en recherchant l'efficacité. Les bêtes, plus de vingt bovins, sont tenues très propres. Les meilleurs maquignons passent régulièrement. Joseph sait négocier une affaire sans se faire rouler. En contrepartie l'acheteur sait qu'il a la qualité et qu'il s'y retrouve. Avec novembre, l'oncle Joseph confie à son fils le soin d'acheter le vélo que j'attendais. Il me paie le plus beau qu'il trouve. Un vélo vert de 840 francs, fabriqué à Saint-Etienne, modèle demi-course, dérailleur à trois vitesses, éclairage et tout ce qu'il faut. Je suis fier de l'enfourcher pour rentrer à Tinturé. En plus la tante Lucie m'a habillé de pied en cap. De solides vêtements de travail. Je connais maintenant un métier, le plus beau du monde. Demain il fera RECOLTES !

Quinze ans en 1936

Né en 1921 en Espagne et je me prénomme Antonio. Mon père est cultivateur musicien et ma mère trop tôt absente. A quinze ans, je viens de décider que je serai accordéoniste. Ma décision peut surprendre tous les voisins cultivateurs que nous avons autour de chez nous, mais pas ma famille. J'ai une pensée très forte pour ma mère que j'ai perdue voici un an, mais avec mon père, mon frère et ma sœur aînée, aucun coup dur ne pourra nous abattre et mon rêve sera réalité.

Le premier des coups durs, la misère, nous poussa à quitter l'Espagne vers 1922. Mes grands-parents étaient déjà décédés et c'est un oncle du Lot-et-Garonne qui nous a incités à venir par ici, car il y avait du travail pour remplacer les hommes morts à la guerre. Pour s'expliquer notre présence, certaines personnes disaient que nous étions des assassins, ce qui nous faisait sourire, nous sommes musiciens, car en effet, en plus de paysans, nous sommes musiciens. J'ai une anecdote au sujet du passage de la frontière française. Mon frère avait ramené d'Espagne un moineau blanc qu'il avait mis longtemps à attraper vivant et un douanier aurait voulu qu'on le lui cède car c'est un oiseau si rare. Là, je répète ce qu'on m'a dit car j'étais bien trop jeune pour m'en souvenir.

En arrivant dans la vallée du Tarn, on s'est installé directement dans une ferme en allant vers Corbarieu. Deux ans après, on est allé vers Mirabel. J'ai commencé l'école à Aussac et toute la première journée, ça c'est une mémoire à moi, j'ai pleuré.

Pourquoi nous nous sommes retrouvés ensuite à l'école de Mirabel ? On habitait au lieu-dit Fouysarel, à côté de la propriété de Cabos où il y avait un grand-père qui ne parlait que le patois.

Du séjour dans cette école de Mirabel je conserve beaucoup de bons souvenirs. J'y suis entré pour mes sept ans et j'en suis sorti à douze, en juillet 1932. Il y avait des Italiens comme le petit Lino Maestrella qui est cependant resté très peu. Les métayers devaient souvent changer d'habitation. Celui que j'ai le plus suivi s'appelait Gaston Gabriel qui n'était pas très malin, si je puis me permettre ce jugement. Il y avait aussi Maurice Mourgues, fils de fermier. Nous avons vu arriver un jeune enseignant Roger Ramond.

A l'école, on ne faisait pas de musique. L'instituteur, qui parfois me ramenait chez moi, faisait du violon mais pour lui. Il voulait me faire passer le certificat d'études mais je n'étais pas assez bon en français. Mon statut d'étranger ne posa aucun problème avec les camarades.

C'est par mon père que j'ai appris la musique. Il en avait fait en Espagne et il jouait des instruments à cordes. De tous les instruments à cordes qui étaient dans la maison - guitare, violon, mandoline - je n'en ai touché aucun. Un désintéret total, mais à part ça, j'aimais bien les écouter jouer. La nuit, la musique dehors, c'est beau dans la nature. Mon oncle qui venait de Paris, jouait aussi avec eux, et ils faisaient un petit orchestre mais je n'ai jamais eu l'idée de jouer de tels instruments contrairement à mon frère qui jouait du violon (il a commencé par cet instrument) à partir de partitions. Il lisait la musique. Ma sœur déjà parisienne avait suivi des cours de violon mais, d'après ce qu'elle m'a dit, elle n'avait pas assez de force dans les doigts pour continuer. Elle fait de la couture.

Donc en 1932, l'école étant achevée, ma jeunesse allait être encore plus marquée par mon travail à la ferme. Après l'animation d'une fête de trois jours par exemple, quand il faut aller soufrer la vigne, c'est dur, et s'il y a un peu de vent de face, avec la pompe sur le dos et du sommeil plein les yeux, on sent encore plus sa douleur.

Mais alors, pourquoi décider aujourd'hui que je vais devenir accordéoniste ?

L'accordéon m'est arrivé entre les mains par un hasard de la vie. Au cours d'une visite à ma sœur parisienne, pour le Noël de 1932, ma mère qui était encore là, m'a demandé :

– Qu'est-ce que tu veux que je te porte ?

– Bof, un accordéon, ai-je répondu.

Elle est allée à la Samaritaine acheter un accordéon pour 100 frs, un jouet quoi, dix touches, quatre basses et j'ai commencé là-dessus. J'ai dit "accordéon" par hasard, c'est une idée qui m'est

venue comme ça. Je ne pensais pas du tout en faire un métier. Avec ce petit instrument, mon père à la guitare et mon frère au violon, nous avons fait danser dans le bal de Mirabel, chez Delmas. Le répertoire n'était pas grand.

Pour apprendre, sans me jeter des fleurs, je peux dire que ça n'a pas été dur. Je ne savais pas lire le solfège. La partition devant le nez, il jouait. Moi, quand j'ai commencé à trouver les notes sur l'accordéon, j'écoutais deux ou trois fois sa chansonnette et ensuite je pouvais jouer. Mon seul contact avec la musique, c'était ce contact familial mais je dois reconnaître que mon père jouait assez souvent. A ce moment-là on n'avait pas l'électricité ; c'est seulement à présent, après un changement de propriété, que nous avons la radio pour nous aider. Je me suis formé à l'oreille en écoutant mon père et mon frère. Même les fêtes ne m'étaient pas d'un grand secours. J'aurais pu y écouter les autres mais on n'y allait que quand on était invité à y jouer.

Au bout d'un mois, mon premier accordéon avait des ressorts cassés alors des voisins m'ont prêté le leur, par exemple Monsieur Cabos. Ça n'a pas duré longtemps car j'ai eu un deux rangées, douze basses, un peu le double de mon précédent. La qualité était meilleure. Ensuite, vers quatorze ans, je suis monté à mon tour à Paris voir ma sœur et mon oncle. On a essayé d'en trouver un à Clignancourt au marché aux puces. Mon oncle en a acheté un à 800 frs, je crois. Un quatre-vingt basses et trois rangées main droite chromatique. Après l'achat, j'ai escaladé les escaliers quatre à quatre pour jouer aussitôt. Là, j'aurais presque balancé l'accordéon par la fenêtre. Je n'arrivais à rien. A quatorze ans, on ne se rend pas compte des choses comme à quinze. J'ai pleuré. Quand on passe d'un diatonique à un chromatique, c'est tout à fait différent. Après quelques jours, j'ai pu m'y mettre. Le diatonique était le plus répandu et c'est seulement à Albias que Marceau Malirat avait un chromatique. Il ne lisait pas la musique, mais c'était un bon musicien. Il m'a aidé pas mal.

Ma première participation à une fête avec mon frère, c'était à Saint Romain, et vous allez comprendre pourquoi je m'en souviens bien. Participer à une fête, ça voulait dire animer la vente des bouquets le matin, accompagner la messe à l'église puis lancer le bal l'après-midi. On ne savait pas trop ce qu'il fallait jouer à l'église. On a relevé plusieurs cantiques sur un livre et on a essayé. On avait demandé au curé de nous faire signe pour lancer la musique. Après le premier signe, on attaque le premier morceau et il ne nous dit rien. On passe au deuxième cantique, il dresse l'oreille. Il ne s'attendait pas à ce qu'on joue ainsi. Il descend de l'autel pour nous demander si on avait beaucoup de morceaux de la sorte. On lui montre le répertoire préparé et il nous invite à continuer, les jeunes filles nous accompagnant par le chant. A la fin des morceaux, la messe est achevée, dit-il, en envoyant tout le monde casser la croûte. La cérémonie religieuse avait été une suite de morceaux de musique. C'était un curé assez moderne mais d'autres nous fermaient la porte de l'église car ils trouvaient que l'accordéon était un instrument mal famé.

Donc, pendant un moment on a joué tous les trois : mon père, mon frère et moi. On a pris des musiciens de l'extérieur. Mon frère est passé du violon au saxo car sans micro, le violon ne portant pas loin, le saxo faisait plus d'effet. De plus, il était à la mode. Il a acheté un saxo alto.

Après ce début de carrière musicale, je veux en faire mon métier, voilà mon rêve en ce premier janvier 1936. Mon père, avec l'âge, ne suit plus mais comme les fêtes ça marche bien, on a décidé que je devais trouver un accordéon encore meilleur. On a été chez Maugein à Tulle. Un des trois frères nous a reçus. Je me souviens d'Antoine. C'est pas de la morale qu'il m'a fait, mais il m'a dit : « Attention, il faut se tenir comme ci et comme ça ». Il avait vu que je ne jouais pas trop mal. Mon premier accordéon professionnel fut donc une occasion qui avait appartenu à Valade, le premier accordeur de chez Maugein.

Du point de vue du répertoire, je l'alimente à présent en achetant les partitions envoyées par des petits éditeurs. On se débrouille mais ce n'est plus un simple jeu : je dois m'y mettre sérieusement pour progresser.

Mon quotidien musical ce n'est donc ni les concours ni les professeurs mais les fêtes. On travaille dur mais quand on s'amuse, on s'amuse. Pour les danses, il y a de tout : tango, marche, boléro,

paso-doble, java, valse... Avec trois ou quatre succès dans l'année on se débrouille. Tenez, voici un autre souvenir de vente des bouquets.

Installés et bousculés sur des camions, des charrettes, - c'était sympa - on passait de maison en maison pour porter le bouquet et on jouait un morceau à la demande. Si un voisin était plutôt de droite, il demandait *La Marseillaise* et le voisin de gauche demandait *L'Internationale*. Généralement les habitants demandaient les succès de l'époque. Des trucs de Scotto, un compositeur qui a fait beaucoup de succès. Les succès étaient souvent marseillais. Parmi les fêtes, celle du Rond à Montauban dura cinq jours à cause de la place du 15 août dans la semaine. Le dernier jour, on nous demanda pour une noce. Eh bien ! on y est allé ! On est cinq ou six. Le nom de notre orchestre est simple « Les frères Meler ». Je suis heureux. Je ne sais trop pourquoi j'ai la passion de mon instrument.

Je serai accordéoniste et demain il fera MUSIQUE.

Quinze ans en 1929

Née en 1914 juste avant que ne débute la guerre infernale, je m'appelle Julie Lapiere et mes parents sont instituteurs. J'ai appris à lire dans un hebdomadaire qui s'appelle *Le Républicain*. Ce n'est pas que mes parents soient attachés à ce journal ; ils sont abonnés pour faire plaisir à un ami qui le défend beaucoup, Victor Malrieu. Avec sa Commission des Etudes locales, il donne souvent des conférences diverses et variées. Il aime parler de son village, Bourret, qui vient de changer de maire. Le battu était en place depuis 1900, année où il fut le plus jeune maire de France, grâce à un subterfuge de son père qui, cette année là, maire sortant, l'inscrivit sur la liste municipale à sa place, au dernier moment, sans rien dire aux colistiers !

Cette année 1929 n'est pas seulement une année d'élections municipales, elle me semble un tournant, peut-être parce que ma vie elle-même tourne beaucoup.

Je m'arrête surtout sur la mort, à l'âge de 74 ans, de Séverine, journaliste féministe que *Le Républicain* a largement évoqué. Cet événement me pousse à prendre le relais pour qu'il existe encore des plumes féministes, d'autant que j'ai le temps. Depuis le 31 juillet ce sont les grandes vacances qui vont durer jusqu'au 10 octobre. Séverine a eu une vie bien remplie ; j'ai lu dans la bibliothèque familiale, les *Notes d'une frondeuse*, tout comme *L'Enfant* de Jules Vallès, livre auquel elle a dû participer en tant que secrétaire de l'écrivain.

Le 6 octobre 1929, la ville de Crosne, en Seine-et-Oise, se distingue en étant la première à donner son nom à une rue. Jean Duputier qui lui rend hommage dans *Le Républicain* nous indique : « Par une attention pleine d'à-propos, la ville a même attribué cette appellation de Séverine à l'une de ses voies qui aboutit rue Jean-Jaurès. Ainsi, chers à tous ceux qui confèrent au mot humanité un sens que notre époque de lucre et de record dans la lâcheté et la bêtise s'évertue à ne pas vouloir comprendre, ces deux noms continueront côte à côte, à être pour les générations nouvelles le plus fécond et le plus salutaire enseignement ». Ah ! le lucre, le luxe, quel terme emploiera-t-on demain pour dire la soif d'argent ?

Oui, Séverine c'est « le symbole le plus pur de la bonté, de la loyauté et du courage ».

Le Républicain aime bien les personnages qui défendent les pauvres et qui s'activent dans ce qu'ils appellent le *Secours Rouge* pour s'opposer au *Secours catholique*, mais voilà, je m'étonne souvent auprès de mes parents de leur défense bizarre des droits des femmes. Ma mère ne manque pas de me montrer les articles au sujet des « Pâquerettes » pour me convaincre du contraire, mais cette association croit que l'essentiel consiste à permettre aux femmes l'accès à la gymnastique ! Cette année, le 10 mars, j'ai participé à leur troisième fête annuelle. C'est bien, mais que dire du droit de vote ? Pourquoi *Le Républicain* ne présente-t-il jamais l'activité des suffragettes qui, à Montauban comme partout, demandent en politique l'égalité entre les femmes et les hommes ?

Quand je me scandalise en apprenant qu'un homme vient d'assassiner sa femme, mon père me rappelle qu'il n'y a rien de nouveau, c'est un fait divers annuel qui ne peut masquer la forêt des bons comportements. Oui, mais cette fois, c'est par le feu qu'à Montaigne, l'homme s'est débarrassé de sa femme. Habituellement le couteau est l'arme du crime !

Puisque c'est ainsi, je vais rendre compte rapidement d'une conférence que Daniel Bourchenin a proposé à la demande des suffragettes. Mes parents connaissent bien ce personnage pour être protestants comme lui, et sa fonction de vice-président de l'Académie de Montauban lui donne une réelle notoriété.

Le vieil homme a souhaité mettre son érudition au service des femmes en faisant connaître les exploits de celles de notre département à travers les années. Du haut de mes quinze ans, j'ai pu entraîner mes parents à la soirée qui se tenait dans une salle de la mairie. Ils prétextaient leur travail pour se défilier.

J'ai compris très vite, en écoutant le conférencier, que ma mère était une, parmi tant d'autres généralement oubliées. Même si elle voulait seulement la gymnastique pour les femmes, c'était déjà beaucoup !

Daniel Bourchenin, m'a-t-on dit, a plus de 70 ans et il est venu à Montauban vivre sa retraite de pasteur protestant. Pas étonnant s'il commence sa série de portraits par Elisabeth Abric-Encontre qui vécut à Montauban entre 1836 et 1901 : ils ont eu le même grand-père, le pasteur Daniel Encontre ! Elle avait eu pour père un frère de Daniel Bourchenin devenu médecin puis professeur et bibliothécaire à la faculté de théologie protestante. C'est naturellement que le mari d'Elisabeth qui avait l'art de la conversation et l'accueil très aimable, se trouva être pasteur. J'ai demandé à ma mère de pouvoir lire ses souvenirs de jeunesse publiés dans *Edmond, Jeantil et Valentin*, mais elle n'a pu en découvrir un exemplaire. Le livre autobiographique, *Chez Tante Claire le samedi* est aussi introuvable ! Il s'agit de livres de 1873 et 1882 qui m'auraient entraînée sur les rives de l'Aveyron, mais tant pis c'est raté.

Il mentionna d'autres féministes et bien sûr Marcelle Davet-Dutemps de Saint-Antonin qui n'avait pu être présente parmi l'assistance. A 43 ans, après avoir commencé par la poésie, elle est passée au roman.

Madame Septfond vient de publier *Au champ du rêve*, elle ne m'inspire pas beaucoup et je ne le dis pas parce qu'elle était une catholique convaincue. J'ai préféré la femme originaire de Verfeil-sur-Seye qui a dû inspirer Marcelle Davet et qui s'appelait Emilie Aguilhon. D'ailleurs le dernier livre que ma mère m'a offert et qui est la quatrième édition d'un roman d'Emilie, *Mariage et bonheur*, appartient au même monde féminin, mais peu féministe, si par cas je peux faire sérieusement la différence.

Quant à Emilie Lerou, *La Dépêche du Midi* a publié en feuilleton son roman *Le Potier d'Auwillar* mais elle est surtout connue pour *Hiésous* qu'elle a écrit sous le pseudonyme de Pierre Nahor.

Comme elle, comme pour les autres, le conférencier se plaint du peu d'attention portée à la mémoire de ces femmes. La plus grande de toutes, Olympe de Gouges ne bénéficie pas d'un meilleur traitement. Aucune référence à son nom dans Montauban malgré les nombreuses demandes ! La Montalbanaise guillotinée par la Révolution n'était pas que l'agitatrice connue entre 1789 et 1793 mais l'auteur de très nombreux textes dont des pièces de théâtre.

Je serai infirmière et demain il fera CHANCE.

Quinze ans en 1924

Né en 1909 à Saint-Antonin Noble Val, je me prénomme Adrien. Mon père est artisan ingénieur et ma mère s'occupe du foyer. Je dois dire un mot de la victoire de ce qu'on appelle « le quartel des gauches » aux élections législatives de 1924, pour mes quinze ans. Ce moment est un immense soulagement... et une énorme déception.

Le lendemain de la victoire, comme toujours au mois de mars, je suis dans notre vigne familiale à côté de mon père... et le travail est le même qu'auparavant ! Les émotions de la veille sont celles d'un dimanche (et j'ai vu mon père très heureux) or le dimanche est toujours une illusion.

Cette reprise du travail au lendemain de la fête, c'est comme la goutte qui fait déborder le vase : elle s'ajoute à d'autres du même tonneau et décide aujourd'hui du chemin que je vais prendre. La première goutte à m'avoir poussé vers les chemins du désenchantement se produisit en 1918, quand les cloches sonnèrent l'heure tant attendue de la fin de la guerre (je ne dis pas la victoire). Au même instant ma grand-mère maternelle recevait les gendarmes qui lui annonçaient le décès de son mari à la guerre. Un mort de plus diront les statistiques. Un mort de trop répéta ma conscience.

Cet homme si généreux, mort pour rien, ne fut pas vengé aux élections de 1919 : les plus grands fauteurs de guerre furent largement élus. Les Radicaux que je défends, par atavisme familial avaient apporté leur pierre au consensus patriotique, mais ils le firent, poussés par les événements.

A Saint-Antonin Noble Val la défaite de la gauche en 1919 fut d'autant plus amère que le député élu était le docteur Constant, un catholique de droite d'une vieille famille locale, héros malgré lui de la vie politique départementale. En conséquence, la victoire de la gauche en 1924 fut doublement fêtée mais pour quels résultats ?

Je ne sais si c'est mon père qui refusa de me transmettre le témoin de la lutte municipale familiale, ou si c'est moi qui l'ai refusé, mais là dans la vigne, je viens de décider que les plaisirs de ma vie seront solitaires : la chasse avec mon chien, et la belote avec mes trois amis aussi solitaires que moi. J'accepterai le mariage et la naissance d'un fils si possible, je continuerai le travail de paysan et d'artisan qui m'est destiné, mais rien de plus.

Peut-être que mon désenchantement n'est que la manifestation de la décadence de ma ville natale. Ma déception n'est peut-être que la triste contrepartie de rêves Saint-Antoninois qui valent aux habitants, d'après la légende rapportée par Jules Momméja, le nom étrange de *Tauriés* (je t'aurais, en français). Je la rapporte ici.

Une légende de Saint-Antonin

Il y avait une fois, un Saint-Antoninois qui, passant dans la prairie de la Condamine, vit un papillon si beau, si merveilleux qu'il voulut l'avoir à tout prix. Il se lança éperdument à sa poursuite en criant à plein gosier « Je t'aurai ! je t'aurai ! ».

Ses cris attirèrent l'attention d'un voisin, qui, admirant à son tour l'incomparable bestiole, se mit bien vite à la poursuivre, en poussant le même cri. Semblant se jouer de ses naïfs admirateurs, le papillon voltigea longtemps autour de la ville, dont tous les habitants enthousiastes se joignirent bientôt aux deux premiers : il vola légèrement jusque sur le grand causse de Servanac, au bout de l'interminable côte, et les bonnes gens l'y suivirent, pensant bien que fatigué, il se poserait bientôt sur quelque fleur sauvage.

Il s'était posé, en effet, sur la belle fleur bleue d'une chicorée sauvage ; mais, avant qu'ils n'arrivassent, un autre papillon survint, dont il s'énamoura ; et les deux aériennes créatures,

dont les ailes d'or se diapraient d'azur, de pourpre et de jais, se provoquant et se poursuivant tour à tour, s'envolèrent devers Aliguières et Septfonds, puis vers Caussade, d'où elles prirent la direction de Montauban, toujours suivies par *touto la gent de Sent Antoni* vieux et jeunes, hommes et femmes, criant inlassablement : *Taurièi taurièi*.

La bande enthousiaste traversa ainsi Réalville, dont les habitants venaient précisément de démolir je ne sais combien de toises de mur – vingt longueurs de mur – pour prendre une toute petite souris - *uno murgueto* - ce qui les fit surnommer *lous rataires* : la bande dévala la côte du Château Vieux, traversa la plaine de Cayrac criant de plus belle : *Taurièi taurrèi !* car ils espéraient bien que la rivière arrêterait enfin les ensorcelantes bestioles aux larges ailes si somptueusement parées d'or, d'azur, de pourpre et de jais. Hélas ! elles volèrent gracieusement jusqu'à l'autre rive, et les poursuivants enfin arrêtés, s'écrièrent dans la plus profonde désolation: *Taurièi pas ! taurièi pas !* (je ne t'aurai pas, je ne t'aurai pas).

C'est depuis lors que les rivaux caussadais et caylusiens sourient en parlant des Saint-Antoninois que, pour ma part, j'admire et révère, parce qu'ils s'étaient passionnés jusqu'au délire pour l'aérienne fleur de beauté que les anciens considéraient comme le symbole de l'âme. Quelle est la population d'une ville actuelle qui partirait ainsi d'un seul élan à la conquête de la chimère idéale : j'entends bien, celle qui ne saurait rapporter autre chose qu'une de ces jouissances essentiellement morales et désintéressées dont le monde se détache de plus en plus ?

Quand j'y songe attentivement, je me sens un peu fier d'avoir été allaité dans la vieille noble cité de ces amants éperdus de la Psyché ... N'ai-je pas consacré ma vie entière à la poursuite de buts superbes, mais combien désintéressés ? Moi aussi je suis un *Taurièi* et je n'en suis pas peu fier.

Jules MOMMEJA

Quinze ans en 1912

Né en 1897 sur les bords du canal à Saint-Martin Bel Cassé, commune de Castelsarrasin, je suis le fils de petits paysans qui n'ont pas besoin de mes bras de jeune de quinze ans. Je viens d'entrer à l'usine Sainte-Marguerite au milieu de presque quatre cent ouvriers. Pour le moment, j'y vais à pied en suivant le chemin de halage qui longe le canal, en conséquence, entre le temps de trajet et celui du travail, je ne manque pas d'occupation. Je dois seulement à la grève, qui vient de débiter aujourd'hui 5 février 1912, le temps qui me permet d'écrire. Je dois aussi cet effort à mon instituteur que j'ai croisé sur la manifestation d'aujourd'hui et qui m'a encouragé à prendre la plume. Retraité, il est devenu maire de la ville et il a conservé un beau souvenir de moi. Il aurait voulu que je continue l'école pour devenir instituteur mais mes parents ont trouvé cette idée saugrenue comme ils trouvent saugrenue cette grève qu'ils ne comprennent pas.

Sur un vieux cahier d'écolier, à la lueur d'une bougie, j'ai, en conséquence, voulu prendre note des faits et gestes de la journée, et je le fais en pensant aussi à la jeune fille de mes rêves que je croise tous les matins. Dès hier, dimanche 4 février, elle a écrit la plainte naïve, apprise aussitôt par toutes les jeunes filles de l'usine, et qui a été chantée aujourd'hui pendant les manifestations, sur l'air de *La Marseillaise*.

Les journaux l'appellent « la poétesse locale » sans donner son nom, sinon elle serait en haut de la liste des personnes jetées de l'usine. Le motif de la chanson comme de la grève c'est l'acte d'un contremaître qui, depuis des années, suscite une antipathie générale par son comportement inhumain. Il vient de tuer un ouvrier de plusieurs coups de couteau en ripostant à un coup de fusil que celui-ci a voulu lui envoyer.

Je n'avais jamais imaginé qu'écrire puisse calmer mais, là, dans la tranquillité retrouvée, je me sens à la fois plein des fébrilités de la journée, et plein de douceur, sans que les deux sensations ne se choquent l'une l'autre.

Ce laborieux de Nouvel, un ouvrier parmi d'autres, mettait ses sabots chaque matin depuis vingt-sept ans pour aller à l'usine, et son contremaître venait lui dire ce qu'il devait faire ! C'est vrai, il travaillait à présent sur une nouvelle machine qui avait coûté les yeux de la tête, et pour la rentabiliser, en avant les cadences. La machine mange les hommes et Nouvel ne veut pas se faire manger. Parce qu'il a été viré, il est allé chercher sa paye, et est parti auprès de sa mère de 84 ans, infirme, pendant qu'un autre ouvrier de 43 ans prenait sa place, sans pouvoir passer plus de 187 plaques par jour dans le laminoir, ce qu'il faisait !

Il est revenu le lendemain matin avec un fusil pour se venger. Le contremaître Jean Clamens, âgé de 54 ans a tué l'ouvrier Nouvel de 54 ans lui aussi, qui lui tira un coup de feu, et le manqua, car tuer n'était pas dans ses talents.

L'enterrement de Nouvel hier, un dimanche, a fait que ce matin, un lundi, l'unanimité des ouvriers et des ouvrières a décidé de la grève et comme on ne pouvait pas occuper l'usine, alors on a occupé la rue.

L'arrogance de Clamens est telle qu'il a osé, au moment de l'enterrement, occuper les devants de la scène. Un beau cigare aux lèvres, il est d'abord allé dicter l'article que le correspondant de *La Dépêche* devrait écrire, et là, il a découvert la colère des habitants qu'il essayait de narguer. Quand le cri de « A mort, assassin, assassin » sortit de toutes les bouches, il a eu la chance de croiser le commissaire de police qui le protégea dans la mairie, avant de lui donner un omnibus pour le reconduire chez lui entre deux gendarmes comme escorte.

Bref, ce matin quand quatre de nos délégués sont entrés chez le patron pour demander son licenciement nous avons appris qu'avec sa famille, il a déjà pris la poudre d'escampette sous forme d'un billet de train pour Toulouse, et que personne ne le reverrait plus dans l'usine. Cependant, seule la direction parisienne de l'usine pouvait décider d'un licenciement de contremaître !

La manifestation d'aujourd'hui c'est comme un souffle de liberté qui a animé nos corps, nos voix, nos regards. J'ai enfin parlé avec des tas d'ouvriers. L'usine est comme une ville avec des

maçons, des menuisiers, des charpentiers, des rouliers, des cisailleurs, des lamineurs, des marteleurs, des gratteurs, des mécaniciens, des ajusteurs, des jardiniers, des charrons, et les plus beaux, les plus grands, des FONDEURS. Je n'oublie ni l'ingénieur, ni le concierge, ni le magasinier. Je n'oublie pas davantage ceux, comme beaucoup de femmes et moi-même, qui n'ont aucun métier officiel, car ils servent à balayer, à nettoyer, à transporter et autres activités de faible étage. Parler avec tout ce monde est impossible dans l'usine mais devient possible dans la rue. Comme il n'y a pas de liberté sans responsabilité, il a fallu que nos délégués veillent à tout comme au remplacement du drapeau rouge par le drapeau tricolore en tête du cortège. Une journée improvisée sans emploi du temps bien encadré, c'est génial. Ici, nous passons devant la maison du procureur de la république qui devra juger Clamens... Là, c'est la sous-préfecture qui joue la conciliation. Maintenant voici la mairie où nous avons l'autorisation d'occuper une salle pour décider des suites de l'action.

La première suite s'appelle : création d'un syndicat. Lautard qui avait été ouvrier à l'Imprimerie nationale et dont le frère travaille à l'usine apporte son expérience. Créer un syndicat c'est choisir une forme de syndicalisme. Il faut laisser de côté les questions politiques pour s'en tenir aux revendications ouvrières, et la mort de Nouvel constitue une bonne occasion pour en faire la liste. La première est une revendication salariale avec bien sûr, la journée de dix heures. Je n'oublie pas le refus du travail aux pièces qui fixe le salaire seulement en fonction de la pièce produite or parfois des pièces demandent un temps fou pour les réaliser ! Quand je pars de chez moi à cinq heures et demie pour être en place à six heures, je ne rentre qu'à huit heures le soir, et vous devinez dans quel état de fatigue ! Je ne suis pas le seul enfant de quinze ans à être dans l'usine.

Avec, grâce à la grève, le temps gagné sur le travail, j'ai eu la possibilité de lire la presse locale au café, et je m'étonne de cette phrase du correspondant de *La Dépêche* : « Tout fait présumer que le régime de la matraque a vécu ». Je comprends son sens de la conciliation mais pas son manque de lucidité. Le régime de la matraque nous le subissons tous les jours à l'usine. Quand la misère oblige un mécanicien à travailler jusqu'à soixante-dix ans que penser de notre monde ! Notre ancêtre à l'usine est un menuisier qui avait dix ans en 1848 comme Maria l'employée née à Vazerac. Je vous laisse calculer son âge ! Eux ont un salaire si bas qu'ils ne sont pas comme les fondeurs à qui on enlève tout travail à 54 ans.

C'est vrai, les militaires nombreux dans la ville où ils sont à demeure, n'ont pas tiré sur la foule comme dans d'autres villes de France, mais la matraque essentielle, c'est celle de l'usine plus que celle de la rue.

De toute façon, nous avons à Castelsarrasin des autorités qui jouent la conciliation car tout le monde se connaît. Il n'y a pas d'un côté les sales ouvriers et de l'autre les gentils paysans. Souvent, les deux mondes n'en font qu'un. Cet effort de conciliation générale explique sans doute pourquoi, aujourd'hui mardi, la distribution de la paye s'est faite sans heurts. En entrant dans l'usine, en fin de soirée, pour réclamer notre dû, j'ai compris que la peur avait changé de camp ! Le commissaire est là avec des explications polies pour calmer nos impatiences : mais bien sûr Clamens sera balancé, bien sûr vous serez payé, bien sûr le sous-préfet est avec vous, bien sûr le patron comprend votre colère.

Dans le bureau habituel de la paye, j'ai eu l'impression de me retrouver dans une des pièces de théâtre que nous faisait jouer le bon Cayrou, les soirs de fêtes des écoles, ce maître d'école dont le fils nous faisait tant rire. Va-t-on avoir des vrais billets ? Après tout, nous ne sommes plus de vrais ouvriers ! En plus, nous sommes plus sages que d'habitude !

Étrangement le salaire nous est versé rapidement pour nous permettre de participer à la réunion syndicale de ce soir ! On nous répète qu'il faut se méfier de la politique car les questions syndicales sont plus importantes que les questions politiques. Pourquoi alors y a t il tant de gens qui font de la politique et si peu qui font des syndicats ?

« Toute idée de politique doit être tenue éloignée de votre syndicat ; des intérêts bien plus importants sont en jeu. Vous devez vous former en un syndicat fait entre vous et dans lequel tout élément extérieur à l'usine doit rester étranger ».

En parlant ainsi Joseph Flaman, le responsable du syndicat, parle bien mais je ne comprends pas tout. Pourquoi le fait que la mairie soit avec nous, incite plus facilement les ouvriers à se syndiquer ?

Nous avons appris au cours de la réunion que Clamens a démissionné de la Compagnie des Métaux donc demain on reprend le travail. La « fête » tire à sa fin mais plus rien ne sera comme avant. Parce que nous sommes responsables, une équipe a été envoyée à l'usine pour assurer le chauffage des machines, afin de faciliter la reprise. La « fête » tire à sa fin mais les quelques pages que je vais garder sous les yeux témoignent que je ne serai plus celui que j'étais avant. J'ai plus appris en deux jours qu'en une année à l'école du bon Cayrou.

Une seule discussion est venue troubler notre belle unité ouvrière : c'est quand quelqu'un a proposé d'obliger le patron à n'employer que des ouvriers syndiqués. La majorité a refusé car la liberté du travail est sacrée, le patron embauche qui il veut, et le syndicat vient ensuite pour aider les pauvres, créer des caisses de retraite, faire appliquer les lois et proposer des améliorations. A chacun son rôle.

Je vais réfléchir à tout ça mais pour le moment je range ma plume car demain je me lève à nouveau très tôt pour reprendre le chemin de l'usine. Je me doute qu'avec mon salaire je ne vais pas pouvoir me payer dès demain une bicyclette. En entrant dans l'usine, c'est la première chose qu'on remarque, le garage à bicyclettes. Ceux qui ont la chance de les utiliser ont aussi dû acheter des chaussures car il est impossible de pédaler avec des sabots. Voilà donc mon rêve, gagner du temps avec une bicyclette.

Je serais un ouvrier lucide. Demain, il fera TRAVAIL.

Quinze ans en 1903

Né en 1887 à Montauban, je me prénomme Raoul. Mon père est artisan ébéniste et ma mère s'occupe du foyer. En 1903 à quinze ans, je suis au Lycée Ingres et avec quelques amis nous faisons un petit journal. Nous avons été remarqués par le journaliste vedette de la ville Irénée Bonnafous qui nous ouvre les colonnes de l'hebdomadaire *L'Indépendant*. Je m'essaie à la poésie, à la chronique et au conte en espérant que celui que je viens de noter accédera un jour à la publication. Il s'appelle *Le Riche*. Je me plais à l'offrir aux enfants du XXI^e siècle qui découvriront là un monde devenu inimaginable (1).

« On l'appelait le Riche, sans doute parce qu'il était pauvre. Dans le Midi surtout, les sobriquets ne sont pas seulement pittoresques, ils sont ironiques aussi. Le Riche était donc, pauvre - pauvre comme Job, et plus encore peut-être. Job, en effet, couchait sur son fumier tandis que le Riche – à l'époque où on l'avait baptisé ainsi - dormait dans les granges ou sur la paille des autres.

Alors journalier, il avait fini par abandonner ce métier pour devenir un de ces musiciens ambulants qui courent, dès la bonne saison arrivée, de fête en fête ou de village en village, piston ou clarinette aux lèvres, pour la plus grande joie des populations endimanchées.

L'hiver, la vie était plus dure et il ne mangeait pas toujours à sa faim. Grâce à quelques bals dominicaux et aux noces qu'il « faisait » il se tirait pourtant d'affaires. Somme toute, il était heureux. Aux âmes frustes, le bonheur est facilement accessible.

Comment avait-il appris la musique ? Il ne l'avait pas apprise et les partitions, étaient pour lui des rébus. Il s'était contenté d'acheter, tout jeune, une clarinette et il avait fini par en sortir une mouture toujours semblable de danses et de refrains qui suffisaient à sa gloire et à sa profession.

Le Riche était connu à dix lieues à la ronde. Démesurément grand et invraisemblablement maigre, sa taille gigantesque avait à ce point fléchi qu'il était devenu, de bonne heure, presque bossu.

Sur son dos voûté, les enfants grimpaient volontiers et, telle une bonne vieille bête docile, il les promenait avec résignation et peut-être même avec plaisir.

Les jours de fête, c'était lui qu'on apercevait d'abord et qu'on saluait ; c'était sa silhouette étrange et sympathique qui le faisait ressembler, tant elle était drôle, à quelque animal antédiluvien.

En tête des musiciens, il allait, leur donnant le ton et les conduisant, d'un pas qui voulait être solennel, chez M. le Maire et les principales notabilités auxquels on offrait, avec l'aubade habituelle, le bouquet traditionnel.

Les gamins du village le suivaient en imitant, sans moquerie d'ailleurs, sa démarche bizarre, indolente et saccadée à la fois, son corps en arc de cercle, la tête seule relevée et les mains tenant collée à la bouche, comme un curieux appendice, la fameuse clarinette populaire dans tout le pays. Ce temps-là avait été pour lui un peu comme son temps de splendeurs.

Mais l'âge était venu, le Riche s'était fait vieux, et aux splendeurs avaient succédé les misères. Les fêtes votives, un peu partout, avaient perdu de leur éclat et de leur simplicité. Les jeunes paysans ne se contentaient plus des danses pourtant si jolies d'autrefois.

Les polkas leur paraissaient anachroniques et les farandoles vétustes. Ils préféraient les tangos à la mode de Paris - ou de Buenos-Aires.

Le Riche, incapable d'exécuter les nouvelles danses, avait alors fait une fugue à la ville - toujours, philosophe d'ailleurs sans un mot de plainte ou d'amertume, un peu plus maigre et un peu plus voûté seulement. C'est à cette époque que je le connus. Il était sans travail et ne savait du reste pas bien à quoi il pourrait s'employer.

Il avait enfoui dans un étui sa clarinette et il n'y touchait presque plus.

A peine si, de temps en temps, on l'appelait encore dans quelque lointain hameau et ce n'était pas sans une certaine mélancolie qu'il s'y rendait.

– Pourquoi ne joueriez-vous pas dans les auberges ? lui dis-je un jour. Cela vous rapporterait sans doute quelque argent.

Il ne me répondit pas et je ne sus pas ce qu'il pensait de mon conseil. Ayant quitté, sur ces entrefaites, la ville, je n'y revins que quelques mois plus tard.

Le lendemain de mon retour, j'étais assis à la terrasse d'un café, à l'heure, de l'apéritif, lorsque j'entendis soudain un air de clarinette qui me fit tressaillir.

Au bout de la terrasse, le Riche, assis sur un pliant, égrenait sur son fidèle instrument les notes ingénues et champêtres qui avaient jadis charmé tant de couples et célébré tant de mariages. Ce fut pour moi, dans la mélancolie prenante du crépuscule qui tombait, une adorable évocation.

Un village surgit à mes yeux, un village aux maisons de briques emmaillottées de glycines et de vigne vierge et qui, bâti à flanc de coteau, regardait couler à ses pieds, de toutes ses demeures fleuries, un paresseux et chantonnant ruisseau.

C'était la fête patronale et le village, paré de ses plus beaux atours, qui m'apparaissaient parmi les lumières, les oriflammes et les chansons avec sa grande place embaumée de l'odeur des acacias, la grande place que toute une jeunesse ardente au plaisir, inondait de ses flots tumultueux.

Le Riche était là, sur l'estrade des musiciens, et c'était lui surtout que je voyais s'époumonant à jeter aux couples qui tourbillonnaient des rafales de notes langoureuses ou allègres.

Et tout cela était empreint de fraîcheur, de poésie, de séduction. Qu'avait-il fait ces dernières années ? Comment vivait-il ? Je le vis se lever, prendre dans sa poche une escarcelle et commencer sa quête.

Les sous tombaient dru dans la sébile et à chaque obole, il remerciait, d'un hochement de tête plus encore que d'un mot. Quand il fut arrivé devant moi, je le questionnai :

– Eh bien ! mon brave, ça va le commerce ?

Il me reconnut, me prit les mains avec effusion :

– Ah ! mon bon monsieur ! quelle bonne idée vous m'avez donnée. Tenez ! regardez si ça marche !

Il fit sonner joyeusement les pièces de monnaie qu'il venait de recueillir.

– Chaque jour, c'est comme ça. Je joue partout à présent. Au début, je n'allais que dans les auberges puis je me suis hasardé à entrer dans les cafés. Maintenant on me tolère dans tous les établissements et je joue même au coin des rues. Je me fais jusqu'à trois francs par jour.

La guerre, malheureusement, a éclaté qui a vidé pendant longtemps la petite ville méridionale de sa population valide et a contraint le Riche à redevenir plus pauvre qu'il ne l'avait jamais été.

Ce n'est guère que la deuxième année de la guerre, la situation militaire se stabilisant et les plaisirs de toute nature étant retrouvés, qu'il a repris sa clarinette et ses tournées.

Mais il n'exécute plus les morceaux naïfs et charmants d'autrefois. Il a renoncé aux vieilles danses et aux vieux refrains mélancoliques et délicieux. Il a suivi la mode - la mode guerrière qui impose ses chansons comme elle impose ses servitudes militaires et son ignominie morale.

Je l'ai entendu de nouveau, depuis. A force de persistance, – et parce qu'il fallait vivre – il est parvenu à arracher à sa pauvre clarinette rétive d'ineptes couplets belliqueux qu'il a continué de jouer, la guerre finie.

Il avait déjà appris *Viens Poupoule* ; il a appris *La Madelon* et c'est *La Madelon*, doublée d'une *Marseillaise* extravagante et suraiguë qu'il hurle maintenant, au grand effroi des oreilles les plus complaisantes. La grande victoire a de ces petites rançons... »

Je finirai par être riche de toutes les mémoires populaires. Demain il fera GAIETE.

Note de l'éditeur : Le conte a été écrit par Raoul Verfeuil et a été publié par *La Renaissance* du 14 février 1925 puis réédité dans : Henry Lapauze, *Ecrits sur l'art et sur la vie*, Editions La Brochure.

Quinze ans en 1900

Née en 1886, j'ai presque 15 ans et je m'appelle Marcelle. Je vis à Verfeil sur Seye dans un château qui est en fait un très beau bâtiment, le château de Ravaille, construit par mon grand-père, riche propriétaire. Je ne dois pas en parler au passé car pépé Armand est toujours parmi nous, tout comme sa femme qui, avec ses 66 ans, a dix ans de moins que lui.

Pour moi, pas question d'aller à l'école, au collège, au lycée. Notre préceptrice à ma sœur et à moi s'appelle Jeanne Bernadou et fait presque partie de la famille.

Mon père originaire du Rouergue n'a pas repris le simple métier de propriétaire. Il est devenu médecin et s'est marié avec une femme de onze ans de moins que lui originaire de Lomagne, une fille Salat, famille importante à Lavit.

Depuis deux ans, il est veuf, c'est dire que nous avons perdu notre belle Nelly.

Dans la maison, en plus de l'institutrice, nous avons un cocher qui sert de domestique, une cuisinière et une femme de chambre. Les domestiques étaient nombreux autour de nous. De tous les voisins j'aime surtout le meunier, Escaffre Baptiste qui lui n'a plus de père depuis longtemps. Il y a le meunier de Lavernière avec des enfants de mon âge, Monsieur Cadilhac, mais quelle famille nombreuse ! C'est sûr, l'aînée Rachel de 17 ans peut s'occuper d'Elie le petit dernier qui a un an ! Quelle vie pour Marie, la femme du meunier !

Pas d'école, pas de grande foire, pas de grande fête, je vis loin du bruit et je ne sais si c'est bien ainsi. Détachée des tâches quotidiennes je peux rêver toute à mon aise et mon rêve récurrent a un nom très connu l'amour. Ici, à Verfeil, d'où peut venir le prince charmant ? Je brode sur toutes les hypothèses possibles et je pense à la ville voisine de Saint-Antonin Noble-Val où je suis née, Rue droite qui n'a pourtant rien de droit, et où peut-être il réside. Saint-Antonin exerce sur mon imagination toute son influence en tant que ville de légende et ville d'histoire. Peut-on être ville plus encaissée dans une vallée ? Par l'Aveyron qui traverse aussi la commune de Verfeil j'ai l'impression que le cordon ombilical avec ma cité de naissance n'a jamais été coupé.

Avec mon père médecin, je connais tous les malheurs qui peuvent arriver aux jeunes femmes et les récits le soir au coin du feu viennent parfois ternir le monde de bonté que je dresse devant moi. Faudra-t-il en revenir à la réalité ? Notre institutrice est un peu comme une seconde mère et avec Madeleine ma sœur, qui a un an de plus que moi, nous la harcelons de question.

Qu'est-ce qui m'est le plus cher dans cet univers fait de simplicité ? Ma chambre et tout ce qu'elle contient. Peut-être ai-je un penchant pour la solitude ? Pour tout vous dire, j'aime écrire et de là vient tout le reste. J'ai montré quelques poésies à Jeanne qui m'encourage. Mais une jeune fille comme moi, a-t-elle le droit d'écrire ? Mon père n'en pense rien. Sa future épouse lui a t-elle envoyé autrefois un beau poème pour gagner son amour ?

Je finirai par avoir une fille digne de mes Résistances. Demain il fera LITTERATURE.

Quinze ans en 1848

Né en 1832 à Montauban je me prénomme Léon. Mon père est artisan bourrelier et ma mère s'occupe du foyer. Pour mes dix ans, j'étais triste comme un bonnet de nuit. Malgré la volonté de mon aïeul, encore moins flexible que son unique fils, je suis entré au petit séminaire de Montauban : ce que femme veut elle le peut. Mère-grand et maman, par qui j'étais accompagné comme un larron par deux gendarmes, m'ayant embrassé tour à tour en gémissant, me bénirent à qui mieux mieux et me laissèrent entre les mains d'un abbé Dutemps, ecclésiastique assez doux et gallican fort résolu, qui dirigeait l'établissement à merveille.

- J'irai te voir en ce sacré trou, m'avait dit grand-papa, lorsque je le quittais ; seulement tache de t'y bien porter, mon mignon, et de ne pas trop t'y manger le sang !

Il n'avait qu'une parole, ce rude et bon vieux, aussi, un des dimanches suivants, pendant la récréation de l'après-midi, le portier de la maison me conduisit au parloir. Là, ne voyant personne de la famille, je me disposais à retourner à ma toupie ainsi qu'à mes boules, quand un bâton épineux me barra la route. Ayant levé la tête, je ne pus réprimer un cri de surprise. Il pleurait là, devant moi, comme une pauvre vieille, l'indomptable patriote. En considérant ce grognard éploré qui parfois s'était revêtu, pour m'égayer, moi, marmot, de son antique uniforme militaire, je me pris soudain à rire aux éclats. Ah ! c'est qu'il était singulièrement accoutré ! Lui qui, d'ordinaire, portait la carmagnole des sans-culottes et des sabots pareils à ceux des conscrits de 1792, il se dandinait aujourd'hui très gauchement en une sorte de redingote à collet très haut et qu'on eût dit empesé.

- Hé bé, sois franc, cria soudain mon farouche visiteur, roulant encore tout ému des yeux à la fois timides et courroucés, vers les dames surchargées de bijoux et de diamants qui causaient autour de nous avec leur progéniture, avoue que tu t'ennuies ici depuis bientôt six semaines, autant que moi qui n'y suis que depuis trois ou quatre minutes ?

- Oui, c'est vrai, beaucoup, pépé, beaucoup trop ! ...

- Pardi, je m'en doutais ! oh ! ça ne continuera pas ainsi bien longtemps... A quelle heure, le soir, vous permet-on de jouer en plein air ?

- Entre quatre et cinq, et, le jeudi, jusqu'à six.

- Il y a, je m'en suis assuré, derrière le mur couronné de tessons de bouteilles qui sépare la cour, où tu rôdes avec tes camarades, de cette rue de Ladre où chacun a le droit de passer, un monceau de moellons sur lesquels tu monteras à la brune, chaque jeudi.

- Pourquoi donc ?

- Afin que je te voie à mon gré ; car ici je suis trop gêné pour ça, répliqua-t-il en lorgnant de travers les riches bourgeoises qui nous environnaient. A bientôt, toi, chéri ! grogna-t-il sur le seuil entr'ouvert du portail de ma prison scolaire, à bientôt, toi ; compte-s-y, mon *fillou*. ..

Juché sur le branlant observatoire qu'il m'avait indiqué, je le vis, la semaine d'après, poindre à cheval, au tournant de l'hospice, et s'approcher au petit galop de la muraille au-dessus de laquelle surgissait ma chevelure blonde. Aussitôt qu'il m'eut aperçu, moi, son «espègle», il modéra l'allure de sa fine cavale couleur fleur de pêcher. Rasant la maçonnerie, il contraignit sa monture à piétiner sur place ; ensuite nous nous accolâmes. Il se contenta de m'embrasser en silence cette fois-là ; mais l'autre jeudi, dès qu'il m'eut abordé ferme sur ses arçons et debout sur ses étriers, il parla. J'étais un peu pâlot. Il me demanda si la soupe de la pension abondait en graisse et si ma ration de vin était assez copieuse. Sur mes assurances réitérées que je jouissais d'un bon appétit, et que la cuisine de la maison ne me déplaisait pas trop, il piqua des deux en essuyant son nez, qu'avaient sillonné deux grosses larmes. Il disparut bientôt en un tourbillon de poussière sous les branches des mûriers bordant la route de Bordeaux, que nous avions souvent parcouru jusqu'à Villemade, où était située sa métairie. Huit à dix jours après cette entrevue, en juin, un soir que nous avions jaser plus que de raison et toujours séparés par le mur d'enceinte, il

s'écria tout à coup que je n'avais pas une fière mine et qu'il était évident pour lui que je manquais d'air en cette fosse diabolique où l'on m'avait enterré vif.

– Ah ! murmurai-je en soupirant, je voudrais bien pouvoir vous accompagner à la campagne.

– Hé ! rien de plus aisé que ça, me riposta-t-il tout radieux ; enjambe les balustres et suis-moi rondement en te moquant du tiers comme du quart.

Il me tendit la main, et quand j'eus franchi la barrière, il me reçut avec mille précautions entre ses bras, me posa sur la selle, devant lui, rendit les rênes à sa jument, qui piaffait d'impatience, et m'emporta comme un voleur en riant comme un bossu.

– Piailleront-ils, les corbeaux qui te gardaient, dès qu'ils auront remarqué que tu as pris ta volée, toi, mon pigeonneau ; ah ! tant pis pour eux, et s'ils ne nous fichent pas la paix, gare !

A mi-chemin, il laissa souffler Rougeotte, qui, renâclant, tout écumante, nous avait transportés jusque-là ventre à terre, et me montra l'immense plaine du Tarn avec ses nombreuses rivières et le cirque de coteaux qui la ferment :

– Ici, tiens, c'est la tour de Capoue, où ce fainéant de Louis XIII, qui s'était permis de venir nous assiéger, nous autres huguenots, avec tous les princes et les ducs de la catholicité, dansa bon gré malgré tout son saoul ; là, c'est, avec tout son attirail de fossés, de herses et de tourelles, le manoir de la Jungarde.

Le bonhomme s'interrompit, essoufflé ; puis m'indiquant deux pigeonniers blanchis à la chaux qui pointaient à l'horizon, entre des peupliers droits comme des i dans le bleu :

– Reconnais-tu ça, fils ?

– Oui, pardi ! ce sont les bâtisses de votre borde.

– Elle t'appartiendra tôt ou tard après ta tante et ton père, mes héritiers, et tu t'y reposeras avec quelque plaisir lorsque tu seras fatigué de rouler ta bosse un peu partout.

Un coup d'éperon écorcha les flancs de la cavale, qui se cabra, hennit et fila comme une flèche. En moins d'un quart d'heure, nous fûmes rendus au bord du ruisseau qui cernait notre propriété, non pas la moins agréable des environs, et nous entrâmes, comme le ciel s'éteignait, sous le toit où se sont écoulés les plus doux moments de mon enfance.

– On joue bien des poumons, ici, n'est-ce pas, gamin ?

– Oui, tout à fait bien, et je souhaiterais d'y rester toujours.

– S'il en est ainsi, nous verrons ! ... En attendant d'être contenté selon ton goût, respire à ton aise et sans souci, blanc-bec de mon cœur ! ...

On récoltait en ce temps le blé, l'orge et le seigle à Villemade. Pendant la décade que j'y demeurai, mon aïeul et moi, de l'aube à la brune, nous y vécûmes côte à côte au milieu des guérets semés de bleuets et de coquelicots, mangeant et buvant avec les moissonneurs, et je me remémore notre rentrée triomphale au logis, chaque soir, au coucher du soleil. Etions-nous assez heureux, assis sur les gerbes rousses, au sommet du char à bœufs cahotant dans les ornières des traverses ; et quelles liesses après avoir dîné tous en commun, maîtres et valets ! Souvent les farandoles et les romances s'arrêtaient brusquement, et le sol de l'aire s'empourprait parfois autour de moi. Puis on allait dormir jusqu'à l'aurore, et chaque jour, ainsi, tant que dura la pastorale.

Hélas ! Elle ne cessa que trop vite. Un soir, ma grand-mère et ma mère, qui avaient enfin appris qu'un cavalier en cheveux blancs m'avait enlevé du petit séminaire sans tambour ni trompette, étaient accourues ensemble à la ferme, afin de m'arracher à mon vénérable ravisseur.

– Eh quoi, rugit-il, vous me le reprendriez, et le ramèneriez au séminaire ! Ah ça, quelles sont vos intentions à son égard ? Est-ce qu'il a besoin de digérer du grec et du latin ? Enseignons-lui d'abord les Droits de l'Homme et du citoyen, ensuite le maniement du fusil et du bancal pour les défendre.

Rien ne put fléchir ma mère et ma grand-mère et lui céda, de guerre lasse. D'ailleurs, à son âge, il n'était plus qu'un aigle sans ailes ni serres, un lion sans griffes ni crinière, un sire sans crête, un coq sans ergots, un rien qui vaille, un *zéro en chiffre*, un simple *zéro-en-chiffre* !

De retour au petit séminaire, le 24 février 1848 en apprenant qu'une nouvelle révolution avait lieu en France, je me mis à sonner le tocsin d'alarme, c'est-à-dire la cloche du cloître, en donnant

ainsi le signal de la révolte contre les Jésuites qui avaient remplacé l'abbé Dutemps. On crut me punir en me chassant de là pour indiscipline et comme insurgé. Quelle erreur ! Et combien je me serais applaudi d'avoir recouvré mon indépendance et ma liberté, si, quelques semaines avant cette journée historique de 48, grand-papa ne s'était éteint en prédisant pour la millièame fois de sa vie au moins que «la République reverdirait ».

Je finirai un jour par devenir mon grand-père. Demain, il fera REVOLUTION.

Note de l'éditeur : Ce texte s'appuie sur la nouvelle de Léon Cladel *Zéro en Chiffres* rééditée en entier dans Léon Cladel, *Emotions Autobiographiques*, Editions La Brochure.

Quinze ans en 1842

Née en 1826 à Montauban, je me prénomme Adèle-Athénaïs. Mon père que je viens de perdre a été planteur, ma mère s'occupe du foyer. J'ai quinze ans et je suis en pension chez les *Dames de Nevers*, en face de la Préfecture, après avoir été quelques mois à la Maison royale d'éducation chez les *Dames de Saint-Maur* situées Faubourg du Moustier, une école que j'ai dû quitter car elle ne préparait pas au Brevet supérieur. Dans ma profonde solitude, je rêve de devenir institutrice.

Je me considère Montalbanaise mais mon père fut tout sauf un homme accroché à sa ville. C'est par les voyages qu'il découvrit ma mère en Louisiane, une jeune élève de quatorze ans qui tomba subitement amoureuse de son professeur âgé de trente ans de plus qu'elle. Mon père dut être charmé par ses yeux pâles d'un bleu unique et par sa figure très belle et sévère. Les filles qui suivaient des cours étaient forcément les filles des riches, ce qui permit à mon père de faire un mariage bien doté financièrement. Malheureusement, il n'avait pas été formé à la gestion d'une plantation et très vite la fortune commença à s'effriter ce qui lui donna envie de revenir dans sa ville natale.

Deux enfants ont connus les USA : ma sœur de six ans mon aînée et mon premier frère qui arriva trois ans après. J'ai été la première enfant née en France, au moment où mes parents étaient pris par les travaux d'installation en France. Je suis donc apparue comme une lourde charge si bien que j'ai été « oubliée » quatre ans chez une nourrice.

Ma mère étant une femme distante, j'ai reporté tout mon amour sur mon père qui deviendra mon professeur pendant plusieurs années, jusqu'à ce jour fatal où il m'accompagna chez les *Dames de Saint-Maur* (moins fatal que celui de sa mort tout de même). J'avais fait ma première communion et la vie à la maison ne me permettait plus de progresser dans mes études en conséquence, mon père lui-même, me livra à sœur Clémence. Mes débuts à la pension furent très durs.

De ce premier mars 1838, je conserve tous les détails en ma mémoire. Les bons et les mauvais. Les bons, c'était la malle contenant mon trousseau qui m'accompagnait comme un royaume aux mille trésors. Les mauvais, c'était l'univers sombre, froid, triste que je découvrais. Pour surmonter ces deux sentiments, j'avais chevillé à mon corps une folle envie, celle d'étudier tant et plus afin d'être la première de ma classe, pour faire le bonheur de mon père. Le travail allait me soutenir en faisant des livres, mes meilleurs amis. Par chance, ma maîtresse sut être tout aussi pédagogue que mon père. Elle était douce, dotée d'un accent angélique et d'un pâle visage de madone. Ceci étant, comme avec ma mère, je suis restée à distance de cette femme, préférant me replier en moi-même, ce qui explique sans doute mon désir d'écrire que je savoure en remplissant ces quelques lignes.

Quand, un mois après mon entrée à la pension, je suis revenue chez moi, j'ai découvert brusquement que je n'y avais déjà presque plus de place, je m'y suis sentie comme en visite d'autant que mon père ne pouvait que manifester une faible présence vu la maladie qui le tenait au lit. Comme par mimétisme, je me suis sentie également malade, non malade de rentrer à la pension – ça devenait presque un soulagement vu l'ambiance familiale – mais malade de tristesse. Dans l'école, pas l'ombre du jardin qui faisait ma joie dans notre maison des Chapitoulas, nom que mon père avait ramené des Amériques, comme l'architecture du bâtiment qu'il avait fait construire. Il voulait essayer de faire oublier l'exil qu'il imposa à son amour de femme créole.

A quinze ans, la question centrale, même en pension, nous renvoie aux frères et sœurs quand, comme moi, on en a plusieurs. Plus particulièrement à mon petit frère. Ma sœur aînée Sélima avait capté tout l'amour de ma mère voilà pourquoi, à la naissance de mon petit frère, je me suis

sentie enfin une responsabilité dans la famille. Nous ne mangions pas à table avec nos parents sauf justement les deux aînés, et c'est une domestique qui nous soignait à part, favorisant mes deux autres frères. Cette femme, comme d'autres à Montauban, avait été surprise par l'arrivée de ma mère, habillée à la mode des Amériques et non à celle de la ville. Son apparence, son air de timidité, sa jeunesse, tournaient la tête de bien des promeneurs. Je fus la gardienne et la maman de mon jeune frère qui, par chance, avait eu la même nourrice que moi, cette paysanne d'Ardus qui, sans le vouloir, nous apprenait le patois avant le français.

Ce jeune frère fut cause d'une grande douleur qui me pique la mémoire de temps en temps. Je devais le surveiller mais ce n'était pas facile car il ne cessait de bouger et de partir vers le jardin. Si je dis qu'il y avait un étang à côté du jardin, vous devinez déjà le drame, d'autant plus grave si je vous dis que nous étions en hiver. Sur l'étang glacé, la coutume voulait qu'on s'y amuse à glisser. Mais un jour, la glace étant plus fragile, mon petit frère qui m'avait échappé, se retrouva bloqué dans l'eau, par le froid. Quand je l'ai trouvé, je n'ai pu que crier et par chance j'ai été entendue par une paysanne de nos voisines qui a réussi à prendre l'enfant dans ses bras (il était sur le bord), à l'amener chez elle pour le réchauffer près d'un grand feu et sous beaucoup de couvertures. Après d'interminables minutes, il a recommencé à bouger.

Des anecdotes familiales, je peux en remplir des pages mais il est mieux que je passe à la vie environnante, à ce patois que j'ai aimé et aux foires qui feront toujours un moment majeur de la vie montalbanaise.

Le patois est une langue qui forme l'oreille à jamais car, à deux pas de distance, on entend comme une différence entre la façon de parler de deux familles. D'une langue grave à une langue douce je me régale et me régalerai longtemps à écouter le patois. Mes parents ne pouvaient me comprendre. Quand, pour nous punir, avec mon petit frère, ils nous envoyaient chez la nourrice paysanne, nous avions du mal à cacher notre joie. Nous préférions travailler dans les champs à étudier le pelage des vaches, que suivre les dures leçons d'histoire de mon père ! Et le patois, c'est ce chant éternel, *Le bouvier*. Je l'ai dans la tête comme un chant qui prend tout le corps. Pas pour la danse, pour la vie.

La foire, on y pense beaucoup avant d'y aller car elle est toujours au cœur de ces mille conversations qu'enfant nous entendons et qui alimentent nos rêves. Aussi, à la date fixée, quand la fête va devenir réalité, chacun ouvre grand ses oreilles, ses yeux et sa mémoire. J'ai d'abord enregistré cette masse incalculable de marchands pour tous, grands et petits. Des bazars, des boutiques et des gens partout qui, surtout pour les enfants, sont un écran entre le marchand et le client. J'essayais d'échapper à la domestique pour me faufiler au premier rang des attroupements mais je savais que c'était dangereux, que je risquais de me perdre. J'avais des yeux pour les sifflets à deux sous, les lits de poupée, les jouets en tout genre, tous dans un beau bois de sapin récupéré par les bergers en montagne. Et surtout, de cette première visite à la foire j'ai retenu que nous étions à nouveau chez les paysans, ceux que j'avais connus avec ma nourrice. Concluons par la description de ma maison. A quinze ans, on devine qu'à un moment ou un autre, on quittera son nid pour s'envoler et c'est peut-être pour ça que je veux dire un mot de ce lieu, situé sur la route de Léojac, qui surplombe un peu Montauban. La maison a un seul étage avec une véranda. Mon père avait son bureau dans la partie qui regardait le plus souvent le soleil, ma mère, et nous les enfants, nous étions côté nord-est. Mais l'essentiel de la maison c'était la verdure environnante : les buissons d'églantiers et d'aubépine, un étang et tant d'autres arbres, acacias, lauriers roses, ormes, cyprès et chênes. Bien sûr, une ferme touchait notre habitation où les paysans étaient des métayers, c'est-à-dire des personnes qui travaillaient à moitié pour nous, qui leur donnions la terre à cultiver.

Je serai une femme libre et fragile. Demain il fera PEUPLE.

Note de l'éditeur : Informations issues de *Mémoires d'une enfant*, livre écrit par Adèle-Athénaïs Mialaret.

Quinze ans en 1825

Né en 1810 à Lafrançaise, je me prénomme Jean. Mon père est médecin et ma mère est morte à ma naissance. J'ai été élevé par ma grand-mère et à sa mort j'ai dû quitter ma famille pour entrer au lycée. En ce 2 Juillet 1825 je peux comparer l'éducation fournie par cette grand-mère et celle du lycée et j'affirme donc : « Si quelque intelligence se révéla en moi, ce fut la sienne, si grande et si vive, qui la fit éclore. C'est par sa prévoyance et ses soins que le travail auquel je fus plié dès l'âge de 7 ans, devint un plaisir pour moi, et plus tard un besoin ». Ma grand-mère était une disciple de Jean-Jacques Rousseau et de sa pédagogie respectueuse de la nature, tandis que le lycée est un triste musée gréco-latin.

Mon enfance se composa de promenades, de récréations dans la bibliothèque aux nombreux volumes et de contacts avec ma sœur que je préfère ne pas évoquer.

Pour ceux qui ne connaissent pas Lafrançaise, je dois indiquer que les promenades c'est toujours un panorama exceptionnel avec vue sur les Pyrénées, les rivières, les champs, les vignes, et derrière chaque terre, ma grand-mère me montrait l'homme, derrière chaque vallée, elle me montrait un berceau. La nature n'était que le cadre.

Les idoles que j'ai gardées de mon enfance sont Corneille et en partie Voltaire. Mais pas Rousseau ! Malgré le culte qu'on lui vouait chez nous, il ne m'attachait par aucun côté. J'avais été forcé de lire *L'Emile* et je le trouvais assommant.

Ma grand-mère est morte à l'âge de 74 ans et toute une vie s'est donc achevée avec elle. Si elle était austère et monacale rien à voir avec le lycée, cent fois pire ! Nous sommes une centaine avec juste un peu plus d'une dizaine de pensionnaires comme moi, bercés par la rhétorique, les humanités et la grammaire.

Comme souvent chez les jeunes, j'ai une idole et je viens de lui écrire : le poète Casimir Delavigne. Il m'a envoyé une précieuse réponse. Je me sens une âme de poète. Je serai poète et je raconterai d'abord l'enterrement de ma mère que j'imagine si souvent.

Il avance dans quel ordre ? L'ordre a toujours quelque chose à nous dire et surtout dans un enterrement. Derrière le cercueil, avec nos proches voisins, il y avait mon père puis les autres hommes du village suivis par les femmes. Ma grand-mère était bien sûr à côté de son fils pour qu'ils se soutiennent dans l'épreuve. Lui avait 25 ans et elle 60. Nous sommes le 3 juin 1810 et le cortège est parti du Faubourg du Moulin à vent. Si les bouches avaient parlé nous aurions entendu au sujet de la défunte : elle n'avait que 25 ans. En prenant les 50 décès qui précédèrent celui de ma mère, Marie Dagrán, on découvre plusieurs phénomènes.

La moyenne d'âge de ceux qui meurent est de 35 ans (37 ans pour la France). Mais il faut savoir lire les chiffres. D'une part les gens mouraient vieux (20 sur 50 meurent après 60 ans) et d'autre part les enfants mouraient jeunes (17, sur les 50 décès, avant l'âge de 5 ans). Dans l'intervalle, pour les 13 morts qui restent, seulement 2 entre 5 et 20 ans, et 11 entre 20 et 60 ans. La mortalité infantile est donc très forte et fait baisser la moyenne générale. Concernant les 11 décès entre 20 et 60 ans, il y a les morts à la guerre (3 pour ceux qui sont déclarés) mais surtout des jeunes femmes comme Marie Dagrán : Jeanne (25 ans), Françoise (26 ans), Catherine (24 ans), une autre Jeanne (22 ans) et Antoinette (24 ans). Avec Marie nous arrivons à un total de 6 sur 11 et pour un écart allant de 22 à 25 ans. De quoi pouvait-on mourir chez une jeune femme et à un tel âge ? Les déclarations de décès n'indiquent pas les causes mais en ce 3 juin 1810 la cause est évidente : le 26 mai 1810 ma mère avait donné naissance à un petit garçon, c'était moi. Parmi les autres femmes, je sais qu'au moins Antoinette Sabatié était dans le même cas. On dit : morte en couches !

Le cortège du cimetière pleurait une accidentée d'accouchement. Mon père en tant que médecin, avait pu suivre, impuissant, la semaine de souffrances que venait de vivre sa femme. Mon grand-père paternel aussi était médecin comme mon oncle. A ce titre, on peut imaginer qu'il y avait derrière le cercueil toute la population de la ville d'autant que Napoléon était encore au pouvoir et que mon père était et est un fier napoléonien.

Comme ma mère et toutes les femmes, ma grand-mère est une oubliée de l'histoire. Elle s'appelait Marie Françoise Antoinette Maury de Saint Victor. D'une famille noble, elle avait le comportement de son rang. Fille d'un officier de cavalerie, elle aurait pu terminer son éducation au couvent des Bénédictines de Millau. La demoiselle de 20 ans était aussi jolie que spirituelle mais elle avait un comportement inattendu. Ses antécédents (noblesse, famille traditionnelle et bien rangée) auraient dû produire une religieuse de qualité mais au lieu de correspondre avec Dieu le père ou un quelconque de ses Saints, elle s'orienta vers une correspondance secrète avec l'écrivain Jean-Jacques Rousseau (encore lui !). Secrète sinon toute la noblesse du Rouergue aurait protesté. Elle lui avait écrit pour lui demander conseil au sujet de son futur mariage et le philosophe en personne lui avait répondu : « Je suis toujours persuadé que le vrai bonheur de la vie est dans le mariage, mais il faut qu'il soit bien assorti ».

Dans le couvent, on appelait ma grand-mère, la philosophe. Dire qui, des amis ou des ennemis, trouva ce surnom serait ici pure invention. Disons qu'il venait plutôt des ennemis. En effet une évidente supériorité d'intelligence et sa passion pour la lecture faisaient que ses compagnes la tenaient à l'écart. Elle joignait aux principes d'une morale austère puisée dans l'éducation de famille, un sentiment exquis du beau et du bien dû à sa nature d'élite. Oui, je l'ai adorée cette grand-mère ! Elle avait une solidité de raisonnement au-dessus de son âge, mais tout de même pas au-dessus de son sexe car il y a des limites naturelles à l'intelligence même chez une telle femme.

Pour le mariage, son père lui présenta un prétendant. Malgré ses 46 ans, diminués d'un tiers par sa bonne mine et la poudre, le major du Régiment Dauphin pouvait être rangé sans hésitation parmi les beaux hommes du temps mais, fidèle à Rousseau, elle refusa ce mariage car la beauté ne suffit pas.

En 1776-1777 elle décida, pour une question de vérité à faire éclater, de « monter à Paris » pour témoigner dans un procès célèbre intenté contre le duc de Richelieu (ne pas confondre avec le cardinal). A cette occasion, après 5 jours et 5 nuits d'un voyage épuisant, elle se décida à aller visiter un vieillard qui habitait une maison d'assez médiocre apparence et qui la reçut en redingote et en bonnet de coton. Rousseau était en train de copier de la musique. Après la visite, ma grand-mère fondit en larmes au grand étonnement de son père qui l'avait accompagné sans savoir où ils allaient. Rousseau lui était apparu comme un être maigre, petit, un peu voûté, le nez arqué et au cours de leur seconde rencontre dans un jardin, elle le trouva au pied d'un marronnier, le menton appuyé sur sa canne et contemplant la lune. Rousseau lui déclara :

« Il faut se méfier surtout des femmes, qui sont plus dangereuses que les hommes ».

A Paris, après Rousseau, ma grand-mère trouva l'homme de sa vie, le grand amour. C'est à cela qu'elle pense en ce 3 juin 1810. Son fils perdant sa femme ne pouvait que faire revenir dans sa mémoire, ce triste jour où elle perdit ce mari incroyable qu'elle n'avait pu aimer qu'une quinzaine d'années. Le 12 juillet 1781 se marièrent donc Guillaume Lafon et Madame de Saint-Victor. L'annonce fut faite à Lafrançaise et à l'Eglise Saint Jacques de Montauban. Ils reconnaissent Marie Françoise Thérèse Athalie Lafon née le 14 juillet 1777 comme leur fille. Si le mariage ne se produit qu'en 1781, c'est que la jeune fille devait attendre jusqu'à l'âge de 30 ans pour se marier sans autorisation du père. Et elle n'a pas eu cette autorisation. Son plus grand malheur fut la mort de son mari en 1793.

Mais comment négliger de dire quelques mots de ma mère, Marie Dagrán ? Sa famille porte sur ses épaules l'histoire brillante des campagnes françaises. Venant des milieux agricoles, il s'agit de ces humbles qui, petit à petit, s'achetèrent la terre de leur liberté, de leur pouvoir sur le travail, de leur amour qui était aussi leur peine. Ils firent la révolution pour vivre enfin et, sans nul doute, Dagrán père fut surpris de voir sa fille se marier avec le fils du médecin, médecin lui-même. Le mariage avait eu lieu le 6 juillet 1808 et les deux mariés nés tous les deux en 1785 avaient donc 23 ans. Leur premier enfant était né le 13 mars 1809 et fut prénommé comme la grand-mère. C'est à la seconde naissance, la mienne que meurt Marie Dagrán. J'ai été l'assassin de ma mère.

Note de l'éditeur : Pages écrites surtout à partir des souvenirs littéraires de Mary-Lafon.

Mariée en 1825

J'ai préféré attendre mon mariage pour écrire ces quelques lignes à la gloire de ma mère. A quinze ans, j'étais encore loin de pouvoir prendre la plume et loin de la conscience des choses. Aujourd'hui, 16 avril 1825, la dynastie Cantecor des marchands de chapeaux de Septfonds va inaugurer une nouvelle lignée, celle des Miquel. Mon mari Pierre, natif de Grenade sur Garonne, est cordier, fils de cordier et souhaite lui aussi développer l'industrie inventée par Pétronille voici déjà 20 ans et plus. Au départ, Pétronille ne s'appelait pas Cantecor mais Gleye. C'est son mariage à l'âge de 17 ans avec Jean Cantecor, le 3 juillet 1787 qui lui donnera son nom de légende que j'abandonne à mon tour, à présent, pour celui de Miquel. Je m'appelle Marguerite Cantecor et nous sommes une nombreuse famille. Même si mon père comme le second mari de ma mère (elle s'est remariée le 5 juillet 1818 avec Monsieur Vaisse dont le nom ne passera pas à la postérité) étaient des paysans, notre vie est surtout liée aux artisans et pour moi, par mon mariage, aux cordiers, les fabricants de cordes.

Bien sûr mes frères aînés sont déjà marchands. Il s'agit de Jean-Pierre marié avec Marie Loupiac et de Guillaume. Mais Blaise et un autre Jean-Pierre (je donne les prénoms officiels qui se répètent parfois) sont des tailleurs de pierre comme le dernier né, Toussaint.

En ce 16 avril, ma mère âgée de 55 ans reste active comme je l'ai toujours vue active. Pétronille a inventé une utilisation de la paille qui, par la tresse, a conduit à la fabrication de chapeaux. C'est plus facile à écrire qu'à faire. Il fallait d'abord choisir la bonne paille et découvrir que les zones de pierres et sèches qui sont le lot commun sur le Causse, étaient les zones qui justement produisaient la bonne paille fine et blanche adaptée au tressage. L'invention a quelque chose de bucolique à cause de la paille, mais a aussi une dimension très citadine car ma mère fut très vite une marchande plus qu'une faiseuse de chapeaux. C'est grâce aux suites de la Révolution française, en 1798, qu'elle comprend tout le bénéfice à tirer de son « jeu » avec les tresses de paille. Les frontières de chacun s'élargissant alors de la paroisse à la France entière, ça donne des idées. A Lalbenque, Caylus, Puylaroque, ma mère a enseigné aux femmes comment procéder pour en arriver à la tresse. A Septfonds, les premières fabriques donnent les chapeaux qu'il suffit ensuite d'aller vendre d'abord dans les environs : Villefranche, Rodez, Montauban puis plus loin encore. C'est ce monde élargi qui m'a permis de croiser l'homme de ma vie à Grenade sur Garonne.

La conquête de Toulouse fut le tournant de notre histoire. Quand les marchands de la ville sont venus jusqu'à Septfonds pour commander les chapeaux, notre fortune était faite et avec elle, celle de centaines d'habitants et surtout d'habitantes de nos villages.

Cette industrie inventée par une femme reste surtout l'apanage des femmes, même si, naturellement, ce sont les hommes qui prennent le commandement des opérations. Le premier commerce ne fut pas celui du chapeau, mais celui de la tresse. Les « pailloles » sont fabriquées en tout lieu et tout instant. Au coin du feu, à la veillée ou en gardant les brebis. Les rouleaux de tresses s'allongent. Ce sont d'abord les chapeliers de Grenoble et d'ailleurs qui en tirent profit. L'installation de fabriques à Septfonds prendra du temps. Ma mère sera sur tous les fronts avec l'aide de ses enfants. Le bien être dans les familles apporté par la vente des tresses encourage tout le monde. La population augmente. Nous n'avons pas vécu la découverte d'un puits de charbon qui en six mois apporte une industrie. Tout s'est réalisé au rythme lent des saisons et grâce à la persistance de Pétronille qui se prénomrait d'abord Perrette. A présent ma mère peut décéder, l'industrie est installée. Je serai la mère de marchands de chapeaux. Demain il fera CHAPEAUX.

Vingt-six ans en 1808

Née en 1781 à Montauban, je suis la fille de François Pastoret et Marie Joeynes. En cette fin juillet 1808, des nouvelles venant de Montauban me rappellent la belle histoire familiale que nous y avons vécue pendant la Révolution. Dans ce livre, je vais être l'exception qui confirme la règle car j'écris bien après mes quinze ans que j'ai eu là-bas, à Montauban.

Je m'appelle Catherine-Victoire et j'ai vingt-six ans. Déjà six ans, que je suis mariée avec Jean-Baptiste Paul, mon aîné de deux ans.

La nouvelle qui vient de Montauban, c'est la création du Tarn-et-Garonne. En 1790, la Révolution chercha des villes qui pourraient être des chefs-lieux de département par leur position centrale et Montauban fut écartée. Pour simplifier la vie de tout le monde, il fallait créer ces lieux capables de rassembler toutes les institutions dispersées par la féodalité.

Aussi, en ce jour de 1808, à celui qui m'explique que le Tarn-et-Garonne vient de naître, je réponds plutôt que Montauban accède enfin à la fonction de chef-lieu, deux questions bien différentes. C'est une victoire bien méritée pour les bourgeois d'une ville que j'ai bien connue. Même ici, repliée dans un Sud-Est de la France agréable, je ne cesse de penser aux bords du Tarn avec une immense nostalgie. J'y ai tout appris et mon père ...

Aujourd'hui institutrice à Biot (c'est presque le Bio de Montauban) je viens d'écrire un poème au titre sans équivoque *Vers à mon père*, dont la conclusion résume tout.

« Irais-je par des sons frivoles

Sans rien dire, faire du bruit ?

Loin, ce vain tissu de paroles

Qui brille et qui jamais n'instruit».

Laisser le frivole pour ce qui instruit, c'est-à-dire, pour ce qui a du sens, ce fut tout le programme d'une vie.

Mon père, avant 1789, avait une pension montalbanaise, rue La Capelle où il enseignait les langues latines et italiennes ainsi que les mathématiques. Il appartenait au monde de l'Antiquité il avait deux mille ans. Très jeune, il pensa devenir moine, capucin exactement, mais le latin et une femme (ma mère) l'en détournèrent. Avant d'être langue d'église, le latin fut langue d'artistes et à consulter les auteurs anciens, il a découvert sa passion : enseigner la vie. Ovide le renvoya à Lucrèce et ce dernier à Epicure. D'un jardin du bonheur, il passait dans un autre, et il eut beaucoup d'enfants.

Mes vers à mon père débutent ainsi :

« Mon père, ô vous à qui je dois,

Avec le jour que je respire,

Et le don de ma faible voix,

Tout l'art de manier la lyre ! ».

Il n'existe pas de poésie sans musique, cette musique qui rythme la vie de tous par les chansons. Pour atteindre l'art dans toutes ses dimensions, mon père avait une solution : le théâtre. A la distribution des prix de son école, en 1789, juste avant les chamboulements que vous savez, il fit jouer par ses élèves une pièce de sa composition intitulée *Socrate*. En plus des élèves de la pension, tous les membres de sa famille étaient sur scène : son fils de douze ans, Michel Donat, et moi du haut de mes sept ans ! Au total, vingt-cinq acteurs. La dédicace un peu complexe était adressée à un avocat au parlement de Callian car jamais mon père n'oublia sa ville natale. Elle indique : « L'ouvrage que je vous dédie a quarante ans. C'est une des productions de

mon extrême jeunesse. L'ayant retrouvée dans la poudre, où elle fut condamnée en naissant avec tant d'autres, je l'ai jugée comme si l'Auteur m'était absolument étranger ».

La poudre qui condamne c'était la censure du pouvoir royal. La liberté apportée par la révolution fut un bien vital pour un enseignant authentique comme mon père. Je ne dirai jamais assez combien sa famille et son métier constituaient toute sa vie.

Pour jouer vraiment de la lyre, il y faut un peu de délire ! Mon père qui vient de fêter ses 60 ans le 12 août, n'en manque toujours pas ! Je me demande comment il arrive à porter son âge.

En cette année 1808, il est directeur de l'Ecole secondaire de Callian dans le Var et il a décidé de mettre sa vie en ordre en écrivant au Tribunal de Béziers. Je vous l'ai dit, il était moine au départ, donc quand il quitta en cachette son état de religieux, il fut contraint de s'inventer une nouvelle identité et s'appela Monsieur Fille ! Mon frère aîné porte encore ce nom et il veut qu'on lui reconnaisse le nom véritable de Pastoret.

En cette occasion je me suis lancée dans l'écriture de *Vers à mon père*. Je veux m'appliquer mais trop d'idées tourbillonnent dans ma tête. Elles vont toujours de Toulon à Montauban et de Montauban à Toulon.

Je m'arrête d'abord à Montauban, la ville rose, la ville protestante, la ville à qui Cahors avait volé le titre de chef-lieu. Je garde le souvenir d'une colère de mon père provoquée par cette création du département du Lot.

En 1791, membre de la Société Populaire où il avait une petite influence, mon père la poussa à correspondre avec la Société Populaire de Grasse ce qui a incité les Montalbanais à s'abonner au journal de Choderlos ci-devant de Laclos. J'ai lu son livre sur *l'éducation des filles* publié en 1783, un thème important.

A Montauban, avant et pendant la Révolution, la pension qui s'activa le plus dans cette direction, avec des idées avancées, appartenait aux Citoyennes Bruté installées au numéro 15 de la Rue du Bastou. Elles se référaient à Jean-Jacques Rousseau (oui, Rousseau, toujours Rousseau) en distinguant les différentes étapes de l'enfant.

Le 10 mars 1791, mon père qui avait aussi sa pension devint directeur de l'Ancien Collège, passant ainsi de la marginalité éducative au temple de la pédagogie.

Puis, après la chute de Robespierre, la fuite s'imposa à ma famille trop présente aux côtés des révolutionnaires. La fuite et la philosophie deviendront les plats quotidiens des repas familiaux.

A Callian, dans les rues concentriques de la petite ville, cette autre vie a entraîné les mêmes problèmes qu'à Montauban. On a reproché à mon père de ne pas élever ses enfants dans le droit chemin de la religion catholique ce qui l'a conduit à répondre qu'il n'oubliait jamais de réciter les prières prescrites par l'Eglise avant celle qu'il traduisit de Lucrèce et, comme elle est peu connue, je vous en donne le contenu :

« Dieu, moteur éternel de la nature entière !
Pendant que loin de nous dans un autre hémisphère,
Ta bienfaisante main reconduit le soleil,
Sous nos paisibles toits ramène le sommeil !
Qu'il vienne dans ce calme où l'univers nous laisse
De nos corps épuisés ranimer la faiblesse.
Ecarte de ces lieux les songes effrayants.
Ne livre point notre âme aux délires des sens.
Que la tranquille nuit, finissant sa carrière,
Nous rende au jour naissant pur comme la lumière».

Je sais que pour longtemps toute ma famille continuera mon père et, qui sait ! à Montauban quelqu'un fera peut-être de même ! Demain il fera POESIE.

Note de l'éditeur : Lire le numéro 34 de juillet 1978 de la revue *Archistra* ; et *Tant qu'il y aura des instits*, de J-P Damaggio et quant au poème, il a été publié par le *Journal du Var* le 13 Juin 1812.

Sources :

Revue *Archistra*, numéro 34 de juillet 1978.

Jean-Paul Damaggio, *Tant qu'il y a eu des instits*, 1998, auto-édité

Jean-Paul Damaggio, *Mary-Lafon, quels combats ? !* 1984, auto-édité

Mary-Lafon, *Souvenirs littéraires*, 1882

Adèle-Athénaïs Mialaret *Mémoires d'une enfant*

Jean-Paul Damaggio, *Qui a tué Léon Cladel ?*,

auto-édité, 1991

Léon Cladel, *Zéro en Chiffres*, nouvelle rééditée dans *Emotions autobiographiques*, Editions La Brochure.

Jean-Paul Damaggio, *Raoul Verfeuil*

Henry Lapauze, *Ecrits sur l'art et sur la vie*, Editions La Brochure

Jean-Paul Damaggio, *Lutttes ouvrières à Castelsarrasin 1912-1914*, Point Gauche ! 1996

Bernard Ouardes, *Castelsarrasin dans la tourmente sociale 1900-1914*, Pages d'histoire en Pays de Tarn-et-Garonne

Jean-Paul Damaggio, *Malou Rauzet*

Jean-Paul Damaggio, *Tony Meler*

Jean-Paul Damaggio, *Mis Cantecor*

Gérard Tartanac, *Une enfance en Lomagne*, Cahiers de la Lomagne publié par André Dupuy

Jean-Paul Damaggio, *Ecrits de politique sentimentale*, auto-édité, 1992